

27500
80351



200

OBSERVATIONS
MÉDICALES ET POLITIQUES
SUR
LA PETITE VÉROLE,

OSSEY VATIONS
MÉDICALES ET POLITIQUES
SUR
LA PETITE VÉROLÉ

27400
80351

OBSERVATIONS
MÉDICALES ET POLITIQUES
SUR
LA PETITE VÉROLE,

ET
Sur les avantages & les inconvéniens d'une
Inoculation générale adoptée spéciale-
ment dans les Villes;

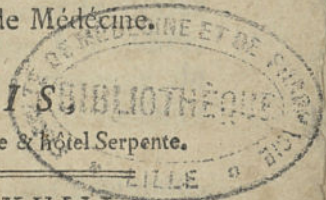
Où (après un Tableau historique de l'Ino-
culation) on essaye de prouver que , par
son moyen , dans une seule année , la Ville
de Londres pourroit sauver deux mille de
ses Habitans , l'Angleterre & l'Irlande entre
vingt & trente mille , & l'Europe entière trois
cent quatre-vingt-douze mille.

Ouvrage traduit de l'Anglois , de W. BLACK, D. M.
sur la dernière Edition ,

Par M. MAHON, D. M. P. & Membre
de la Société Royale de Médecine.



A PARIS,



Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVIII.

Sous le Privilège de la Société Royale
de Médecine.

1000
1000

✓ abie. p.

AVANT-PROPOS.

DANS un siècle où par le progrès des lumières on est enfin convaincu que la force des Etats dépend sur-tout d'une nombreuse population, & où l'amour de l'humanité pénètre tous les cœurs; ne peut-on pas se permettre d'espérer le succès d'un Ouvrage qui offre un moyen sûr de conserver la vie à des milliers d'hommes, & en même-temps celui de soulager une infinité de malheureux? Des revers fameux d'un côté, & de l'autre des exemples augustes que le succès a couronnés, sont encore bien faits pour seconder la révolution prête à s'opérer. Quel est donc ce pouvoir de l'opinion, puisqu'elle résiste à tant d'efforts combinés!

Ce qu'il y a de plus étonnant,

a iij

vj *AVANT-PROPOS.*

c'est que les Médecins eux-mêmes se soient d'abord déclarés contre l'Inoculation. L'esprit philosophique dont ils sont animés leur auroit-il fait craindre de donner dans l'amour des nouveautés ? Il me semble cependant qu'aucun d'eux ne devoit la regarder comme contraire aux principes de médecine qu'il avoit embrassés, ou qu'il s'étoit formés. En effet, quoique les avantages de la petite vérole Inoculée ne fussent pas, à beaucoup près, constatés en Europe par un aussi grand nombre de faits qu'ils l'ont été depuis, cependant ces faits étoient déjà assez multipliés dès sa naissance, pour que les Médecins Empyriques pussent devenir ses partisans. De leur côté, les sectateurs de la Médecine Dogmatique ne devoient-ils pas adopter une méthode à la faveur

AVANT-PROPOS. vij

de laquelle , l'âge , la saison , l'exemption de toute autre maladie , un régime préparatoire , le choix du levain , & plusieurs autres circonstances concourent pour faire augurer l'événement le plus heureux.

Cette division entre les Médecins & cette force d'inertie que la multitude oppose toujours aux progrès des découvertes les plus utiles , inspirèrent une juste défiance au Corps Législatif , entre les mains duquel sont remis les intérêts les plus chers de la Patrie. Aussi les Magistrats , pour favoriser d'une part la confiance qui naît des lumières , & de l'autre ne point effaroucher la pusillanimité qu'enfante l'ignorance , & la crainte qui ne raisonne jamais , ont-ils permis l'Inoculation aux environs des grandes villes , en même - temps qu'ils la proscri-

vii] *AVANT-PROPOS.*

voient dans l'enceinte de leurs murs.

Le grand épouvantail, c'étoit le danger de répandre la contagion, & de multiplier ainsi les victimes de ce fléau destructeur : & ce danger paroïssoit, au premier coup-d'œil, plus certain à raison d'une population plus nombreuse. Mais, en portant sur cet objet la lumière du calcul, on a démontré que, si d'abord le nombre des petites véroles augmentoit, il n'en devoit pas résulter pour la génération actuelle une perte plus considérable, puisqu'un très-petit nombre seulement a le bonheur de se soustraire à la maladie. On a même vu que tous ceux qui seroient dans le cas de subir l'inoculation, se trouveroient être à cette période de la vie, où la petite vérole les auroit attaqués la

AVANT-PROPOS. ix

plûpart dans son cours naturel : & d'ailleurs la bénignité reconnue de la petite vérole par Inoculation , ainsi que le petit nombre des pustules , ne devoient-ils pas nécessairement diminuer & la mortalité & la contagion dans une proportion infiniment plus forte qu'elles ne pouvoient s'accroître par le plus grand nombre des malades.

Telles sont les vérités que présente le docteur Black de la manière la plus claire & la plus victorieuse : & M. le Baron Dimsdale , son adverfaire , oubliant qu'il avoit été réfuté un peu trop vivement sans doute , a donné aux Savans le noble & rare exemple d'avouer l'erreur dans laquelle il étoit tombé , en devenant lui-même le partisan de l'Inoculation Générale.

L'Auteur présente d'abord à

X *AVANT-PROPOS.*

ses lecteurs un tableau historique de la petite vérole plus complet, quoique plus raccourci, qu'aucun de ceux qui ont été mis jusqu'à présent sous ses yeux. La méthode des Indiens, peu connue encore, est bien faite sur-tout pour étonner par sa singularité. Ne peut-elle pas même rendre quelques Médecins plus circonfpects & plus réservés sur ce qu'il leur plaît si souvent d'appeler des principes? Et, s'ils n'adoptent pas un Empyrisme aveugle, la pratique constante ou l'expérience de tant de milliers d'hommes pendant tant de siècles ne devrait-elle pas au moins les engager à remonter jusqu'à ce principe primitif, qui fait que la nature parvient également à son but en certaines circonstances, soit qu'on diminue ses forces, soit qu'on ajoute à son énergie.

AVANT-PROPOS. xj

Le docteur Black démêle tous les sophismes de son adversaire avec la plus grande sagacité, & réfute ses objections avec une force de raisonnement invincible, La prétendue augmentation de mortalité depuis que l'on pratique l'inoculation, les obstacles qui naissent de la pauvreté & de la misère du très-grand nombre de familles qu'il voudroit faire participer au bienfait de cette précieuse découverte, & sur-tout les vaines terreurs que l'on s'est plu à répandre pour la décréditer, y sont réduites à leur juste valeur. Mais, c'est dans le projet de rendre l'*Inoculation Générale*, que l'Auteur trouve ses moyens de défense les plus victorieux; & il fait voir qu'elle n'a aucun des inconvéniens qu'on ne pourroit reprocher qu'à l'*Inoculation Partielle*.

En un mot, c'est le projet d'une

xij *AVANT-PROPOS.*

Inoculation Générale que l'Auteur cherche à faire adopter par la voie de la persuasion & par la conviction de son utilité. Ce n'est point à ceux que le rang ou la fortune distingue des autres hommes, qu'il consacre ses travaux : les pauvres & les malheureux, qui forment la portion la plus nombreuse & la plus utile de l'espèce humaine, sont l'objet de sa bienfaisance. Après avoir démontré l'inutilité, l'insuffisance & les dangers d'un hôpital d'inoculation, il expose un plan qui n'a besoin que de l'encouragement du ministère pour répandre les avantages de l'inoculation parmi la classe indigente du peuple, & qui s'appliqueroit avec la même facilité à toute autre Ville Capitale qu'à celle que l'Auteur a dû plus particulièrement avoir en vue.

OBSERVATIONS



OBSERVATIONS
MÉDICALES ET POLITIQUES
SUR
LA PETITE VÉROLE.

PREMIERE SECTION.

L'EMPIRE Romain ayant été, dans le sixième siècle, entièrement renversé en Italie & dans le reste de l'Occident par les irruptions des barbares du nord, la littérature & les arts se trouverent, pendant plusieurs siècles, comme ensevelis sous ses ruines.

A

2 *Observations médicales*

A la chute de cet immense colosse, on vit bientôt succéder une autre catastrophe également mémorable. Une nouvelle (a) religion parut dans l'Orient, & les Arabes commandés par Mahomet, quittant leurs deserts, propagerent l'épée à la main cette nouvelle doctrine, & foumirent avec une incroyable rapidité plusieurs provinces, & même de grands empires, à leur joug religieux & politique.

Trois nouvelles maladies, la petite vérole, la rougeole, & le *spina-ventosa*, ont été décrites pour la première fois par les

(a) L'Hégire des Mahométans répond à l'an 622 de l'Ere Chrétienne.

Arabes. Les deux premières n'avoient été remarquées, avant cette époque, dans aucune partie du globe fréquentée par les Européens ; du moins n'en trouveroit-on aucunes traces dans les anciens Auteurs de médecine, ni dans les ouvrages des poètes & des historiens grecs ou romains. Les sectateurs de Mahomet passent donc généralement pour avoir apporté des déserts de l'Arabie ces deux poisons d'une espece particuliere. Les plus anciennes traces que j'aie pu reconnoître de la petite vérole, ne remontent qu'au regne d'Omar, son successeur. Rhasès fait mention d'un certain Aaron, natif d'Alexandrie, qui publia, à-peu-

4 *Observations médicales*

près vers ce temps , un traité (a) sur les symptômes & le traitement de cette maladie. Les Mahométans la répandirent bientôt dans la Palestine , la Syrie , l'Egypte , la Perse , l'Espagne , & dans tous les pays où ils portèrent leurs armes victorieuses. Quelques siècles après , les croisades (b) la diffémèrent encore davantage en Europe ; & ce fut au retour de ces folles expéditions , que Rhasès & Avicenne , les deux plus anciens Auteurs de renom

(a) Cet ouvrage a été perdu , ou est peut-être enseveli dans quelque bibliothèque d'Espagne.

(b) La première croisade fut entreprise vers la fin du onzième siècle.

sur la petite Vérole. 5

que nous ayons sur la petite vérole & la rougeole , ont été connus dans la partie du globe que nous habitons.

Rhasès (p. C 900) & Avicenne nous ont donné une description exacte de la petite vérole discrete & de la petite vérole confluente , ou plutôt de la petite vérole bénigne & de la petite vérole maligne , de leur diagnostic & de leur prognostic , des symptômes favorables & des symptômes fâcheux , enfin de la manière de les traiter l'une & l'autre. Rhasès étoit Persan , & pratiquoit à Bagdat. Son traité de la petite vérole & de la rougeole a été traduit de l'arabe par les soins du docteur Mead , dans

A iij

6 *Observations médicales*

lès Ouvrages duquel on le trouve en entier : il existe aussi dans une Dissertation séparée (a). Rhasès paroît avoir traité ces deux maladies avec beaucoup de discernement ; il recommande le régime rafraîchissant à un degré que les médecins des pays septentrionaux pourroient avec quelque fondement trouver un peu excessif.

Autant que les faits & l'histoire me permettront d'avancer avec quelque probabilité , je tâ-

(a) M. Paulet , mon confrère , a donné une traduction françoise de l'ouvrage de Rhasès , à la suite de son histoire de la petite vérole ; cette traduction est accompagnée de notes intéressantes.

cherai de remonter jusqu'à l'origine de la petite vérole & de la rougeole , deux maladies qui ont plus dévasté l'Europe que les guerres les plus sanglantes dont les annales de son histoire sont fouillées : ensuite je présenterai une esquisse du traitement employé pour la petite vérole chez les Arabes , & chez les Indiens.

On a beaucoup disputé pour savoir si ces deux fléaux de l'espèce humaine ont pris naissance dans les déserts de l'Arabie. Mais s'ils eussent été connus dans la Grèce , à Rome , à Alexandrie , dans quelque province du vaste Empire Romain , ou même en Perse , nous devons présumer que les médecins grecs & ceux de

8 *Observations médicales*

Rome, qui ont décrit chaque maladie de la manière la plus minutieuse, n'auroient pas oublié & l'histoire & le traitement de ces deux-là, qui sont si remarquables & si funestes. Cependant, Rhasès & Avicenne en parlent comme de maladies fort ordinaires dans le tems où ils vivoient, & sans faire soupçonner qu'ils les crussent nouvelles. Les plus anciennes histoires des Arabes ne nous en apprennent pas davantage ; ce qui nous porte à croire qu'elles sont beaucoup plus anciennes que l'époque du Mahométisme. Rhasès, qui avoit une profonde vénération pour Galien, dit que, quoique cet Auteur n'ait laissé aucune description de la petite vérole, &

n'ait point parlé de son traitement méthodique, il croit qu'il a voulu désigner cette maladie sous les noms de *charbon pestilentiel* & d'*inflammation confluente*. Mais il est plus vraisemblable que ces mots équivalent à ceux d'ulcère putride de la gorge & de fièvre scarlatine; & aujourd'hui les médecins conviennent généralement, qu'il n'y a dans les écrits des Grecs & des Romains aucuns vestiges de la petite vérole, & de la rougeole.

On ne peut s'empêcher de regarder comme fort extraordinaires, & même comme merveilleuses, les circonstances qui ont fait que deux maladies si conta-

gieuses aient pu être circonscrites pendant plusieurs siècles dans un petit coin du globe , qui n'est point séparé par la mer du reste de l'Asie. Notre étonnement a lieu , sur-tout à l'égard de la petite vérole , dont le germe s'attache aux habits , aux étoffes de laine , de fil , au coton , aux corps poreux , y adhère longtemps & fortement , & peut ainsi être transporté jusques dans les climats les plus éloignés. Si jusqu'à Mahomet, l'Arabie a éprouvé seule les ravages de la petite vérole , il faut que cet empire n'ait eu avec ses voisins , que fort peu de relations , ou même aucunes , & cela prouve encore qu'il n'a jamais essuyé de révo-

lutions (a). Les communications entre des peuples éloignés étoient, dans ces premiers temps, difficiles & rares : mais, que la naissance du monde remonte à soixante mille ans, ou que, suivant nos livres sacrés, elle ne date que de six mille; c'est toujours une singularité inexplicable, que la petite vérole n'ait pas trouvé plus anciennement à s'échapper

(a) Les révolutions dans les états & les guerres civiles qui les accompagnent le plus ordinairement, fournissent aux grands talens l'occasion de se développer; & on a remarqué que jamais une nation n'est plus redoutable à ses voisins, que lorsque les troubles dont elle a été agitée sont pacifiés.

A vj

12 *Observations médicales*

de l'Arabie , & qu'elle ne soit connue des Européens que depuis douze siècles.

Le docteur Mead croit que la petite vérole a pris naissance dans l'Ethiopie , & que de-là , conjointement avec la peste , elle a passé par le détroit de la Mer Rouge sur le continent opposé. Mais cette opinion n'est qu'une conjecture dénuée de preuves & même de probabilités. Si , ce qui n'a jamais été prouvé , la petite vérole eût été connue anciennement en Ethiopie , cette maladie contagieuse auroit gagné facilement , par le Nil , la Nubie & le cœur de l'Egypte , royaumes contigus , & où les arts & les sciences ont été cultivés

de tout temps. Sésostris , roi d'Egypte , se rendit maître de l'Ethiopie , & y laissa plusieurs statues en pierre & d'autres monumens de sa domination ; il fit aussi la conquête de la Palestine & de la Scythie. D'un autre côté , Sabacon , un des rois d'Ethiopie , dans les temps les plus reculés de la Monarchie Egyptienne , s'empara de l'Egypte , & y régna , dit-on , cinquante ans. On croit généralement que la reine de Saba , qui vint , mille ans avant la naissance du Sauveur , visiter le roi Salomon à Jérusalem , avoit son royaume en Ethiopie ou dans l'Arabie. Cambyse , fils de Cyrus , après avoir soumis l'Egypte , en-

14 *Observations médicales*

voya des ambassadeurs , ou plutôt des espions en Ethiopie , & s'avança ensuite à la tête de ses troupes par-delà Thebes. Il est vrai que la disette des vivres le força de retourner sur ses pas , sans avoir passé les déserts ; cependant il conquit les provinces limitrophes à l'Egypte. Hérodote , le pere de l'histoire , apprit dans le cours de son voyage en Egypte , que plusieurs Egyptiens avoient pénétré jusques dans le cœur de l'Ethiopie : & même cet écrivain si digne de foi , qui vivoit quatre cens ans avant l'ere chrétienne , nous a transmis une description géographique de cet empire ; à la vérité elle est peu exacte.

Que la petite vérole n'ait pu, jusqu'à l'époque de l'invasion des Mahométans, franchir les confins de l'Arabie, c'est ce qui doit paroître étonnant & inexplicable. Les princes du Nord de cette contrée avoient eu des guerres à soutenir contre les Egyptiens, les Perses, & les rois d'Assyrie. Cyrus, & ensuite Alexandre le Grand, réduisirent pour un tems à leur obéissance quelques-uns de ces mêmes princes. Sous l'empire d'Auguste, à la naissance du Christianisme, avant que les ouvrages de Celse parussent, & même cent cinquante ans avant Galien, le nord de l'Arabie étoit soumis aux Romains. Leurs généraux avoient même pénétré

16 *Observations médicales*

jusques dans l'Arabie heureuse , ainsi qu'en Ethiopie. Dans le deuxiême siècle de notre ere , les flottes de Trajan ravagerent les côtes des Arabes que baigne la Mer Rouge ; & sous l'empire de ce même prince , plusieurs de leurs provinces septentrionales étoient devenues tributaires de Rome. Bien plus , les Romains , dans le tems de leur plus grande prospérité , & après la conquête de l'Egypte , faisoient un commerce considérable avec les Arabes , & aux Indes. Tous les ans cent vingt vaisseaux descendoient la Mer Rouge , en longeant les côtes de l'Arabie , & pouffoient jusqu'au Malabar & à l'île de Ceylan , d'où ils rapportoient la

canelle, le poivre, le gingembre, du riz, des perles & des diamans. Enfin la ville de la Mecque, lieu de la naissance du prophete des Musulmans, est sur les bords de la Mer Rouge.

Il paroît que, malgré tous ces moyens de communication, le virus de la petite vérole ne s'est manifesté dans aucune autre contrée.

Ainsi, de quelque côté que nous promenions nos regards pour découvrir la petite vérole & la rougeole dans leur fatal germe, nous nous perdons dans un labyrinthe d'hypotheses & de conjectures. Il est temps de diriger nos recherches vers les grandes Indes.

18 *Observations médicales*

M. Holwel, cet homme auquel son rang & son caractère ont attiré la plus grande considération dans le service de la Compagnie Angloise, & qui a passé presque toute sa vie dans l'Indostan, fit paroître, il y a quelques années, un Ouvrage très-judicieux sur la pratique de l'inoculation dans les Indes, & sur le traitement qu'on y emploie. On croit, dit-il, dans cette contrée, que la petite vérole y a exercé ses ravages de temps immémorial, & que les Bramines ou prêtres y ont de tout temps pratiqué l'inoculation. Pour preuve de ce qu'il avance, il cite le code des Gentoux, & leur livre sacré, qui, selon les Bramines, fut promulgué, il y a

au moins trois mille trois cents soixante-dix ans, par leur premier législateur Brama. On y trouve une formule d'adoration & de prières adressées à la *Déesse des Taches* (goddess of spots). Ces cérémonies & ces pratiques religieuses sont encore aujourd'hui observées fidèlement, tant que dure la petite vérole ou la rougeole, ou toute autre maladie épidémique, accompagnée d'éruption à la peau; & il est certain, que de tous les peuples de la terre, aucun n'est resté attaché aussi fermement & aussi scrupuleusement à son culte, que les Indiens l'ont été aux cérémonies & aux autres institutions de leur premier législateur.

20 *Observations médicales*

De nouveaux doutes & de nouvelles difficultés semblent s'élever, à mesure que nous cherchons à éclaircir cette question aussi curieuse qu'intéressante. D'abord, on ne peut guère compter que d'une manière incertaine sur une chronologie appuyée uniquement sur des traditions orales. La *Déesse des Taches* n'est également qu'un terme vague, & le mot *Taches* peut signifier n'importe quelle maladie éruptive ou cutanée. M. Holwel dit que la pratique de l'inoculation est si ancienne dans les Indes, qu'on n'en peut suivre la trace depuis son origine jusqu'à nos jours; ce qui n'est probablement appuyé que sur des témoignages douteux

& imparfaits , fournis par la tradition. Nous savons que l'inoculation parut en Angleterre il y a soixante ans , qu'avant cette époque elle n'étoit connue à Constantinople que depuis quarante ans , & à-peu-près un siècle plutôt dans le reste de la Grèce. Les Turcs disent tenir cette pratique des habitans de la Circassie , une de leurs provinces d'Asie , où aucun monument par écrit ne constate son ancienneté. Nos recherches , jusqu'à présent , n'ont pas été poussées plus loin : peut-être est-ce aux Indiens que l'Europe doit originairement cette découverte si précieuse , & que ce sont les Circassiens qui la lui ont transmise.

22 *Observations médicales*

Rhasès & Avicenne ne parlent en aucune maniere de l'inoculation , non plus qu'aucun des medecins arabes qui ont écrit dans le neuvième & le dixième siècle. Cependant , si la petite vérole eut passé des Indes en Arabie , ils n'auroient pu ignorer une pratique , qui , d'après la tradition des Indiens , étoit si ancienne , si universelle , & si heureuse dans ses conséquences : nous sommes du moins en droit de présumer , que ces Auteurs n'auroient pas gardé un silence absolu sur l'inoculation , dans le cas où ils auroient su qu'elle étoit employée dans quelque partie du monde.

La question se réduit donc à

savoir si la petite vérole & la rougeole ont paru pour la première fois en Arabie ou bien dans les Indes ; ou si ce double fléau de l'espece humaine doit sa naissance & à l'une & à l'autre de ces deux contrées : car de le faire venir des sables brûlans de l'Ethiopie, c'est un vrai roman. Nous savons que la petite vérole ne s'engendre pas dans le corps humain, mais qu'elle se communique par contagion d'un individu à un autre. Les Américains, soit ceux des climats chauds, soit ceux des pays froids, ne la connurent, que quand elle leur eut été apportée par les Européens. En Angleterre, & par-tout ailleurs, des milliers d'hommes, qui

24 *Observations médicales*

vivent hors de la sphere de la contagion , parviennent à un âge avancé, sans connoître cette maladie.

Rhasès , après avoir recommandé pour la petite vérole l'usage des syrops rafraîchissans , ajoute : *Peut-être le syrop de perles , décrit par les Indiens , & dont ils se louent plus que de tout autre remede qu'ils aient éprouvé , seroit-il encore plus efficace ; car ils disent que si on prend de ce syrop , lorsque l'on n'a encore que neuf boutons , le dixième ne paroîtra pas.* Si on entend par Indiens ceux de l'Indostan , ce qui est fort probable , rien ne favorise plus le sentiment de M. Holwel sur l'ancienneté de
de

de la petite vérole dans les Indes; mais il ne faut pas oublier, que Rhasès vivoit en Perse deux cens ans après la conquête des Mahométans, & que dans cet intervalle la contagion avoit pu fort aisément se propager chez les Indiens.

Si nous supposons, pour un instant, que la petite vérole & l'inoculation sont aussi anciennes dans l'Inde que l'assurent les Bramines, & après eux M. Holwel, nous concevrons alors difficilement, comment depuis Brama jusqu'à Mahomet, c'est-à-dire durant l'espace de plus de deux mille ans, cette maladie aura pu exercer ses ravages chez les Indiens, sans qu'on en ait jamais entendu parler en Europe, & sur-tout sans qu'elle

B

26 *Observations médicales*

ait pénétré jusques dans la Perse, la communication entre les deux Empires n'étant interceptée, ni par la mer, ni par aucun autre obstacle, & même les Rois de Perse ayant possédé une portion de l'Inde. La plus grande partie de l'Asie, selon Hérodote, étoit connue sous le regne de Darius; ses vaisseaux descendoient le fleuve Indus jusques dans l'Océan, & levoient tous les ans dans la partie de l'Inde qui lui obéissoit, des tributs plus considérables que dans aucun autre des vingt gouvernemens qui formoient son vaste Empire. Depuis lui, Alexandre (a. J. C. 356) conquit plusieurs provinces du nord de l'Inde, & suivit tout le

cours de l'Indus jusqu'à la mer avec une armée considérable.

Le lecteur a maintenant sous les yeux toutes les réflexions que j'ai pu faire sur ce sujet ; & j'avoue , pour ma part , que plusieurs de mes doutes ne sont point encore éclaircis. Avant que d'établir une opinion , il nous faut d'autres matériaux que je n'ai ni le loisir ni l'occasion de me procurer ; mais nous avons l'espoir que nos voyageurs dans l'Inde , & nos correspondans pour les antiquités de ce pays , nous fourniront des lumieres capables de nous conduire dans un labyrinthe aussi obscur , jusqu'à ce que nous arrivions au berceau de la petite vérole.

Le traitement de cette maladie par les Arabes , tel que nous l'a transmis Rhasès , & plus spécialement encore celui qu'emploient les habitans de l'Indostan , ainsi que la méthode d'inoculer en usage chez eux , méthode décrite par M. Holwel , méritent singulièrement l'attention des gens de l'art. Je vais les exposer l'un & l'autre aussi brièvement qu'il me sera possible.

Quand la fièvre & les autres symptômes de la petite vérole étoient violens , Rhasès pratiquoit de fortes saignées , non-seulement avant l'éruption , mais même après , si celle-ci n'abattoit pas la fièvre. Il se contentoit , à l'imitation de Galien , d'appli-

quer des ventoufes aux malades au-deffous de quatorze ans. Il faisoit boire de l'eau à la glace, & par grandes verrées; & si cette eau ne passoit ni par les urines, ni par les sueurs, & qu'elle ne fît pas tomber la fièvre, il l'expulsoit en procurant le vomissement. Pour favoriser l'éruption, on enveloppoit le malade dans des couvertures bien chaudes, on le frottoit par tout le corps, & on lui donnoit à boire de l'eau froide. Pour parvenir au même but, on plaçoit deux bassins pleins d'eau bouillante, l'un devant lui, l'autre derrière, on le couvroit d'une simple chemise; & la vapeur qui montoit, ramollissant le tissu de la peau, la

30 *Observations médicales*

rendoit plus perméable à la matière variolique. Afin que cette vapeur ne se refroidit pas à la surface du corps, on avoit soin de l'essuyer promptement. Les parties du corps où la peau est dure, telles que les jambes & les pieds, baignoient dans l'eau chaude : quelquefois on appliquoit à la plante des pieds des cataplasmes émolliens.

Lorsque de la rougeur & des démangeaisons aux yeux indiquoient que beaucoup de boutons pourroient s'y porter, Rhasès usoit de différens moyens pour défendre cet organe tendre & délicat : il tâchoit aussi, par des gargarismes, d'empêcher l'affluence des pustules vers la gorge;

& si une voix rauque & de la difficulté à respirer faisoient craindre la suffocation , il faignoît les malades. Les bassins remplis d'eau chaude , dont nous avons déjà parlé , étoient employés pour aider la maturation des pustules. Rhasès faisoit percer celles des jambes qui étoient larges & pleines d'un pus bien formé. Il faut , dit-il , quand les pustules sont larges & multipliées , les mettre à sec , en les étanchant avec du coton bien doux. S'il arrivoit que la petite vérole fût d'un caractère tendant à la décomposition , on étendoit les malades sur de la poudre de roses , ou sur de la farine de riz , ou bien sur des coussins remplis de ces matieres.

On leur interdisoit la viande, le poisson, les alimens échauffans, ceux de haut goût, & le lait. L'eau d'orge sucrée, ou une tisane faite avec des raisins, des figues & de la graine de fenouil, composoit leur boisson. Quand la sievre étoit violente, ils prenoient du jus acide de semences de grenades, qu'on faisoit bouillir avec du sucre & un peu de gomme arabique. La température des chambres étoit maintenue fraîche. Rhasès décrit plusieurs especes de syrops & oximels qu'on employoit dans la petite vérole; c'étoient des mélanges de suc de différens fruits acides, auxquels on ajoutoit du vinaigre & du sucre. Quelquefois on faisoit

entrer un peu de camphre dans ceux que l'on vouloit rendre plus rafraîchissans.

Telle est à-peu-près en substance la pratique des anciens médecins Arabes, dans la petite vérole. Pour suivre un ordre chronologique, je vais maintenant exposer celle des Indiens. M. Holwel fera mon guide.

C'est une tribu particulière de Bramines qui pratique l'inoculation. Ces Bramines ont leurs différens départemens assignés, jusques dans les provinces les plus éloignées; ils s'y rendent quelques semaines avant le retour périodique de la petite vérole naturelle. Les habitans qui desirent se faire inoculer eux ou leurs

enfans , connoissant l'époque fixe de l'arrivée des inoculateurs , s'abstiennent un mois d'avance de poisson , de lait , & d'une espece de beurre fait avec le lait de buffle. Tel est le régime invariable qui sert de préparation , & qui est suivi universellement.

Parvenus au lieu de leur destination , les Bramines vont de maison en maison inoculer ; ils commencent par un côté d'une rue , & finissent par l'autre. Chaque personne inoculée paye un sol : & les inoculateurs sont occupés depuis le matin jusqu'au coucher du soleil. Ils appliquent le levain variolique à la partie externe du bras , aux hommes à égale distance du poignet & du

coude, aux femmes entre le coude & l'épaule. Après avoir frotté d'un morceau d'étoffe bien sec l'endroit usité, ils font dans un espace grand comme une piece de quatre ou six fols quelques légères égratignures qui laissent à peine appercevoir le sang. (On se sert pour cela d'un petit instrument fait en plume de corbeau & dont la pointe est très-fine.) Ensuite ils y appliquent un plumasseau de coton imprégné de matiere varioleuse qu'ils trempent légèrement dans de l'eau du Gange (chaque pays a sa superstition), & ils couvrent le tout avec un bandage, que l'on ôte six heures après ; le plumasseau tombe alors de lui-même.

B vj

36 *Observations médicales*

Le pus variolique que l'on emploie ordinairement, a été pris sur les inoculés de l'année précédente : celui de la petite vérole naturelle, quelque discrete & bénigne qu'elle ait été, ne fert jamais. Il y a plusieurs exemples, dit M. Holwel, d'un pus varioleux, conservé pendant cinq ou six ans avec du coton dans une boîte bien fermée, & qui n'avoit point perdu son activité.

Au reste, on observe pendant tout le cours de la maladie le même régime employé auparavant comme préparatoire. Mais ce qui nous paroîtra singulier, & même au premier coup-d'œil d'une folie sans exemple, c'est que deux fois par jour, (à compter

de celui où on a inoculé) le matin avant le lever du soleil, & le soir après son coucher, on met les malades tout nus, & on leur jette sur la tête & sur le corps plusieurs seaux d'eau froide : on continue cette pratique jusqu'à ce que la fièvre d'éruption paroisse, ce qui a lieu vers la fin du sixième jour ; car ce moyen l'accélere de beaucoup. Pendant le peu de jours qu'elle dure, on suspend le bain froid, crainte de troubler la fermentation ; & on est dans l'idée que le sang n'a pas besoin, à cette époque, d'un surcroît d'agitation. Mais sitôt que les boutons se montrent à la superficie du corps, ce qui est ordinairement une affaire de trois

38 *Observations médicales*

jours, on reprend l'usage du bain froid, que l'on continue jusqu'à la fin de la maladie. On prétend par ce moyen chasser de l'intérieur du corps tout ce qui pourroit y rester de matiere morbifique.

M. Holwel assure, pour l'avoir éprouvé lui-même dans l'Inde, que, si les pustules s'affaissent, quelques pintes d'eau froide jetées sur la tête du malade, au moment où il paroît dans le danger le plus éminent, font qu'elles se remplissent tout-à-coup de nouveau, ce remède si simple agissant comme par enchantement. Rhasès conseilloit les frictions & l'immersion dans l'eau froide, lorsque la rougeole ne pouffoit pas aisément, & qu'il

y avoit anxiété & menaces de fyncope. Dans l'Indoftan , on jette de l'eau sur les malades , en la faisant tomber d'un pied au-dessus de leurs têtes. Par ce procédé , le choc & l'impression du liquide ont bien plus de force que si tout le corps étoit plongé dans l'eau froide. Les Bramines croient que ces chocs multipliés hâtent la fermentation , & qu'en augmentant l'action du cœur , ils chassent de l'intérieur du corps à sa superficie les particules capables de nuire.

Quand les boutons de la petite vérole sont mûrs , on les perce avec la pointe d'une petite épine. On voit les Bramines suivre cette besogne plusieurs heures de

fuite avec une patience & une rapidité étonnantes : ils les ouvrent tous successivement , que la petite vérole soit bénigne ou qu'elle ne le soit pas , & lorsque la matiere est dans un état de fluidité convenable. Selon eux , cette opération prévient les inflammations , l'affoiblissement de la vue , les clous & les autres accidens extérieurs qui suivent si fréquemment la petite vérole : elle prévient aussi , ou du moins elle diminue le danger de la fièvre secondaire dans le déclin de la maladie. On a observé quelquefois dans la petite vérole confluente , que les boutons se remplissoient de nouveau & presque subitement cinq , six , & même

huit fois de suite : il est vrai qu'on ne laissoit passer que quelques heures avant de répéter cette opération, que je présume devoir être rarement dans le cas d'être employée pour les petites véroles par inoculation. Par ces piquûres, le fluide corrompu se trouve successivement évacué, & c'est une facilité pour celui qui doit encore sortir par les issues que la nature s'est ménagées. Car chaque pustule peut être considérée comme un petit abcès, ou un furoncle parvenu à son degré de maturité, & dont il faut vider la matiere en pratiquant une ouverture. On en ouvre une douzaine environ, le plus légèrement possible; ensuite avec un chiffon

42 *Observations médicales*

de linge ou de coton que l'on trempe dans du lait & de l'eau tiède on enlève le pus. On parcourt ainsi successivement le corps, la tête, & les extrémités. Les Bramines préfèrent à un instrument plus fort une simple pointe très aigüe & de forme conique, afin que l'air ne puisse pas pénétrer, & froncer l'orifice des vaisseaux excrétoires, ce qui empêcheroit la sortie de l'humour varioleuse. Si l'on perçoit les boutons trop rudement, il pourroit s'ensuivre une violente inflammation.

Pendant toute la maladie on observe un régime rafraîchissant. Les inoculés ne sont point renfermés dans leurs maisons, mais

ils fortent, quelque vent qu'il fasse; ils usent de tous les fruits dont leur climat abonde, tels que le plantain, la canne à sucre, les melons d'eau. La boisson ordinaire c'est l'eau froide, ou une tisane de riz. Le nombre des boutons chez les Indiens qui se font inoculer est communément entre cinquante & deux cens. L'écoulement (par la partie scarifiée qui a reçu le levain) a lieu durant toute la maladie : & s'il est accompagné de quelques boutons autour de la playe, quand bien même il n'y en auroit pas un seul sur le reste du corps, on ne doit aucunement craindre le retour de la maladie. Ceci est d'accord complètement avec les

44 *Observations médicales*

observations faites par les inoculateurs en Europe.

Nous savons par M. Holwel, que l'inoculation eut des préjugés à vaincre de la part des habitans de l'Indostan, comme elle en a eu depuis en Europe. Il nous assure également, que ce fond toujours subsistant de levain artificiel ne répand que très-peu la petite vérole naturelle, & que celle-ci, qui dans l'Inde a ordinairement des suites fatales, n'en devient pas de plus mauvaise qualité.

Cet Observateur intelligent, qui a demeuré pendant vingt-huit ans dans le Bengale, a remarqué que la petite vérole s'y montrait périodiquement tous les sept ans,

& toujours d'une manière très-dangereuse. Si la régularité de ces retours étoit constatée par une plus longue expérience, telle que seroit celle d'un siècle, & reconnue pour une loi de la nature, elle fourniroit une nouvelle présomption en faveur de l'influence des nombres harmoniques de Pythagore. C'est pendant les fortes chaleurs des mois de mars, avril & mai, que cette petite vérole périodique sévit avec le plus de fureur sur les nationaux & sur les étrangers, jusqu'à ce qu'enfin les pluies de juin abbattent sa violence. Aussi commence-t-on à inoculer dès le mois de février, avant le retour de la petite vérole naturelle, & de

46 *Observations médicales*

cette disposition de l'air qui développe son activité. M. Holwel a vu au Bengale, dans la saison des pluies, une petite vérole maligne qui faisoit périr beaucoup de monde, dès le deuxième ou le troisième jour. Les poules, les oies, & autres especes de cette famille étoient la plûpart victimes de cette épidémie aussi fatale que la peste. On ouvrit un perroquet mort de la même maladie, & on lui trouva les intestins couverts de pustules. Nos Auteurs citent aussi quelques exemples, rares à la vérité, de petite vérole très-maligne qui attaquoit en Angleterre les poules & les pigeons. Continuons nos recherches, & passons jusqu'aux extrémités de

l'Asie, chez un peuple qui fait remonter sa chronologie & son ancienneté aussi loin que les Egyptiens.

Dans les Lettres Edifiantes & Curieuses, un missionnaire Jésuite, qui demouroit à Pékin, & qui avoit entrepris, ainsi que d'autres, ce voyage, dans le vain projet de convertir les Chinois au Christianisme, nous apprend que l'inoculation n'a commencé à être pratiquée chez eux, que vers le milieu du siècle dernier. Leur méthode consiste à envelopper dans du coton un peu de croûte varioleuse, conservée pour cet usage dans une bouteille bouchée avec de la cire. On en forme de petits bourdonnets que l'on

48 *Observations médicales*

place dans les narines où la peau est très-mince; & en peu de jours la maladie se déclare. On la communique également en soufflant dans le nez de ces croûtes varioleuses réduites en poudre.

Les mêmes Lettres Curieuses & Edifiantes rapportent, qu'en 1724, une petite vérole très-meurtrière dévastant la Tartarie, l'Empereur de la Chine, par un sentiment d'humanité digne des plus grands éloges, envoya des médecins de sa Cour pour inoculer les Tartares. Les inoculateurs eurent le plus grand succès, & s'en retournèrent comblés de riches présens. Ce fut sur la côte Orientale de l'Empire Chinois, dans la province de Kianan qui
regarde

regarde le Japon, & qui est par conséquent la plus éloignée des grandes Indes, que l'on commença à pratiquer l'inoculation. Et, en effet, on remarque une trop grande différence entre la maniere d'inoculer des Chinois & celle des Indiens, pour qu'on puisse croire que toutes les deux aient la même origine. Le hasard, selon toute apparence, aura fait découvrir l'inoculation chez les uns comme chez les autres. Ensuite la raison & l'observation l'auront perfectionnée.

Nous n'avons aucun monument assez certain pour fixer la date de l'origine de l'inoculation chez les Chinois. Les voyageurs ont été si souyent trompés, &

C

ont tellement abusé eux-mêmes de la crédulité de leurs lecteurs, que dans les matieres importantes, où les autorités ne viendroient pas à l'appui les unes des autres, on ne doit s'en rapporter à leurs récits qu'avec les plus grandes précautions, & même la plus grande défiance.

Personne n'ignore que le commencement du quinzième siècle a été une des plus brillantes époques de l'histoire du monde; mais les fruits de ces magnifiques découvertes en géographie, en littérature & dans les arts, ne furent point exempts de quelque degré d'amertume. En 1492, l'île Espagnole, (Saint-Domingue) située à l'extrémité occidentale

de la mer Atlantique, fut découverte par Christophe Colomb; & bientôt après l'immense continent, dont elle est voisine, le fut par d'autres aventuriers. Il ne tarda guère à se faire entre les deux continens un échange général de maladies & de remèdes, comme de productions naturelles. En retour de la maladie vénérienne, que nous n'avions jamais connue, nous portâmes aux Indiens de l'Amérique la petite vérole, ce terrible fléau de l'espece humaine (*).

(*) Si (comme on l'a dit plus haut) la petite vérole n'a point son principe en nous, & qu'elle ne naisse que par contagion, les Européens n'ont donc pu la communiquer aux Américains que par les habits, &c.

52 *Observations médicales*

Elle fit chez eux , en différens temps , des ravages si épouvantables , qu'elle a presque dépeuplé leur continent. En 1520 , un esclave negre Espagnol la porta à Mexico , où la moitié de ceux qu'elle attaqua en périt. En 1588 , elle gagna le Pérou , & quelque temps après le Paraguay , où elle fut , dit-on , plus funeste aux naturels du pays que dans aucune autre contrée , épargnant à peine un seul individu. Chez les Brasiliens , qui vont nus , & qui sont dans l'usage de peindre leur peau , elle étoit généralement suivie d'une mort certaine.

Ce n'est que depuis fort peu de temps que l'Europe & l'A-

mérique ont eu à opposer à cet ennemi irréconciliable une arme défensive, aussi sûre que digne d'être regardée comme un présent du ciel. La première fois que l'on entendit parler en Angleterre de l'inoculation & de son efficacité pour diminuer la mortalité dans la petite vérole, ce fut à l'occasion d'une lettre écrite de Constantinople, en 1713, au docteur Woodward par Timoni médecin Grec. Deux ans après le même Timoni, dans une lettre adressée à la Société Royale de Londres, disoit que l'inoculation avoit été apportée, quarante ans auparavant, dans la capitale de l'Empire Turc, de la Circassie & de la Géorgie, deux pro-

54 *Observations médicales*

vinces d'Asie qui bordent la mer Caspienne. Motraye, qui voyagea dans cette contrée en 1712, nous a fait dans sa relation un exposé de la manière dont on y pratique l'inoculation. Un autre témoin oculaire de l'inoculation en Turquie, Kennedy Chirurgien Anglois, publia, dans le même temps que Timoni, quelques observations sur le même sujet. Pylarini fit imprimer à Venise, en 1715, un détail de la méthode qu'il employa à Constantinople, où, dans cette même année, plusieurs milliers de personnes furent inoculés. Les Turcs qui croient au fatalisme, & à qui l'Alcoran défend d'éviter même la peste, ont rejeté l'inoculation; & elle

n'a été adoptée que par les Grecs , les Arméniens, & les autres Chrétiens. Dans la Grèce & dans l'île de Candie qui la touche , elle le fut un ou deux siècles plutôt. En Egypte, à Tripoli, à Tunis, à Alger, & dans les autres provinces d'Afrique soumises au Turc, elle a été pareillement connue depuis long-temps, & son usage s'est étendu vers le midi jusqu'au Sénégal. Vraisemblablement qu'il y a été apporté par les soldats Circassiens qu'on envoie dans les garnisons les plus éloignées.

Outre le motif d'une plus grande sécurité, les Circassiens & les Géorgiens en avoient un autre bien puissant, celui de l'a-

56 *Observations médicales*

varice : ils vouloient par l'inoculation, conserver la beauté de leurs filles qu'ils font dans l'usage de vendre aux Turcs & aux Persans qui en font leurs maîtresses. Ils transmettoient le levain variolique par de petites égratignures pratiquées en différens endroits du corps avec la pointe d'une aiguille trempée dans une pustule en pleine suppuration, ou dans une coquille de noix garnie de matiere. Quelques femmes Grecques remplissoient à Constantinople la fonction d'inoculateurs. Elles faisoient, à-peu-près comme les Circassiens, quatre ou même cinq égratignures, & accompagnoient cette opération de cérémonies superf-

titieuses & de quelques charlataneries , pour la mieux adapter à l'esprit du vulgaire & à ses notions religieuses. On recouroit ces piquûres d'un emplâtre. Sept ou huit jours après s'élevoit une petite fièvre avec mal-aise ; cette fièvre étoit suivie d'une éruption de boutons. Jamais, ou bien rarement, on n'observoit chez les inoculés ces symptômes violens , ou cette fièvre sécondaire , que l'on a tant à redouter dans la petite vérole naturelle. Timoni rapporte que ces femmes employoient indifféremment du levain de petite vérole naturelle , ou celui de la petite vérole artificielle.

En 1717 , Lady Marie Wortley Montague , si connue par ses

58 *Observations médicales*

Lettres , & femme de l'Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople , fit inoculer son fils dans cette Capitale , par Maitland , Chirurgien Anglois. En 1725 , le docteur Méad , & M. Maitland , tenterent l'inoculation (à la méthode des Chinois) sur un criminel de la prison de Newgate : & sur six autres également condamnés à mort , ils employèrent le procédé usité en Turquie. Le Roi leur avoit accordé leur grace à cette condition. Ils guérèrent tous ; mais avec cette différence , que le premier eut la tête fort affectée : & très-probablement la méthode chinoise ne sera jamais adoptée chez aucun autre peuple. En 1722 , Lady Montague étant

de retour à Londres , on inocula sa fille encore jeune, en pratiquant une petite incision à chaque bras ; ce fut la première personne d'un certain rang qui subit cette opération dans notre île. Timoni est l'inventeur de cette manière si simple de communiquer le levain de la petite vérole. Quelques mois après la Princesse Royale & quelques autres personnes de la famille régnante furent inoculées. L'inoculation s'introduisit en 1722 à Boston dans l'Amérique septentrionale, & elle y eut autant de succès qu'à Londres , parmi le petit nombre de ceux qui eurent assez de courage pour mettre leurs vies à l'abri de son égide.

60 *Observations médicales*

Des craintes & des préjugés redoutables prévalurent presque universellement sur une pratique si nouvelle. Des médecins écrivirent contre l'inoculation, la condamnant comme une tentative dangereuse, propre à répandre la contagion, & même à multiplier le nombre des victimes. Ils prétendirent aussi, que des maladies héréditaires invétérées pouvoient se communiquer avec le peu de levain variolique que l'on introduisoit. Quelques dévots ridicules, enflammés d'un faux zèle, criaient que c'étoit une impiété, un attentat aux décrets de la Providence, une opération de forcellerie plutôt que de médecine; & pour couronner

cette fougueuse rapsodie , ils affuroient que le diable avoit inoculé Job. D'autres aussi ignorans qu'effrontés (a), soutenoient que l'inoculation ne préservoit point de la petite vérole naturelle. On accumula des objections & des faits absolument faux pour dé-

(a) Ce ne fera pas la dernière fois que la bile âcre du docteur B. s'échauffera au point de lui faire prodiguer à ses adversaires des épithètes aussi peu mesurées. Si le devoir d'un traducteur est de les rendre avec fidélité & exactitude, nous n'en sommes pas moins persuadés qu'elles répugnent au génie de notre langue, qui tient à celui de la Nation, & que l'on peut être contraire à l'inoculation de très-bonne foi, & avec de grands talens en médecine.

62 *Observations médicales*

précier cette importante découverte. En 1723, la petite vérole fit à Londres de grands ravages, que les ennemis de l'inoculation lui attribuerent : mais le docteur Jurin, son défenseur, prouva que la mortalité avoit eu lieu en janvier & en février, tandis que personne n'avoit été inoculé avant le 27 mars, & qu'alors même on n'inocula qu'un petit nombre d'individus. Cependant les ravages de cette épidémie naturelle, & les autres motifs dont nous avons déjà parlé, contribuerent à augmenter la défiance du public, & à faire tomber l'inoculation en discrédit.

Depuis l'année 1723 jusqu'en 1727, le docteur Jurin publia

dans les Transactions Philosophiques plusieurs pièces détachées, où il compare la mortalité de la petite vérole naturelle avec celle occasionnée par l'inoculation. D'après le relevé fait sur plusieurs milliers de petites véroles naturelles, il trouva que sur cinq ou six malades il en mouroit un; tel est le terme moyen tiré des calculs faits le plus en grand. Car en Turquie, dans la partie septentrionale de l'Europe, & celle de l'Afrique qui borde la Méditerranée, la petite vérole fait encore plus de ravages: on l'a vue quelquefois enlever la moitié de ceux qu'elle attaquoit.

Au contraire, sur cinquante inoculés il n'y avoit eu qu'une

64 *Observations médicales*

viétme: & dans le nombre des morts , il falloit compter des enfans au berceau qui périrent par les convulsions , (ce que l'on attribua à l'inoculation ,) des vieillards , des femmes grosses , des gens valétudinaires. Encore n'avoit-on fait que très-peu d'observations. Car la liste fournie par le docteur Jurin , depuis 1721 jusqu'en 1727 , ne monte dans Londres & dans le reste de l'Angleterre , qu'à sept cents soixante-quatre inoculés.

Je ne dois pas oublier de faire mention , qu'avant que les Turcs nous transmissent la pratique de l'inoculation , on l'employoit dans la principauté de Galles. Au milieu de quelques cérémonies

superstitieuses, on faisoit à la main ou au bras une petite incision ou une excoriation avec une aiguille ou un canif, & on frottoit l'endroit avec de la matière varioleuse. Aujourd'hui on se contente de frotter le creux des mains avec des croûtes de la même matière. Le docteur Williams, médecin dans le comté de Pembrock, fut le premier qui, dans une lettre au docteur Jurin, l'instruisit de l'existence de cette pratique : elle est très-ancienne dans le pays de Galles, & les vieillards les plus avancés en âge n'ont pu remonter jusqu'à son origine ; mais le fait est constaté de la manière la plus authentique. L'inoculation étoit

66 *Observations médicales*

aussi pratiquée dans quelques parties du Dannemarck dans le courant du siècle dernier, & Bartholin en fait mention; mais il paroît que le gros des deux nations & les médecins l'ignoroient complètement, ou n'y faisoient aucune attention. On la mettoit rarement en usage, & , jusqu'au moment où l'inoculation sortit avec éclat de la Turquie, on ne connoissoit point les avantages qu'elle avoit sur la petite vérole naturelle.

Elle languit en Angleterre & en Amérique depuis 1727 jusqu'en 1738. Alors on lui vit reprendre une nouvelle vie, & notre île eut la sagesse & le courage de donner l'exemple au reste de l'Eu-

rope. De deux mille inoculés, en 1738, dans le comté de Suffex & le Hampshire, deux seulement moururent; & sur mille qui le furent la même année, pendant la saison des chaleurs des mois de juin, juillet & août, dans la Caroline méridionale, province du nord de l'Amérique, on n'en perdit que huit. Le carnage que la petite vérole naturelle venoit d'y faire porta les habitans à recourir à cette unique ressource contre la destruction totale qui les menaçoit. Middleton inocula huit cents personnes en Angleterre, & n'en perdit qu'une. D'autres inoculateurs sur trois ou quatre cents malades n'en perdirent également qu'un. A l'île de Saint-

68 *Observations médicales*

Kitt , trois cents nègres furent inoculés ; aucun ne mourut. M. Ramby eut le même bonheur en Angleterre sur mille personnes. On fonda en 1746 , à Saint-Pancrace près Londres , un petit hôpital , non-seulement pour des inoculés , mais encore pour ceux qui, étant déjà malades, feroient attaqués de la petite vérole naturelle. De huit cents personnes inoculées à cet hôpital dans l'espace de plusieurs années, il n'en mourut que huit ; & dans un autre intervalle de temps , on n'en perdit qu'un seul sur quatre cents quatre-vingt-seize. On n'essuya pas une plus grande perte en 1759 , que le nombre des inoculés , dont la plûpart étoient

des adultes , montoit à cinq cents quatre - vingt - treize. Depuis quelques années , les Suttons ont compté qu'ils avoient inoculé à Londres & dans plusieurs parties de l'Angleterre , environ quarante mille personnes , & qu'il n'en étoit pas mort cent. Dans la Pensylvanie & les autres Etats de l'Amérique septentrionale , on en perdit dix-neuf sur huit mille , c'est-à-dire un sur quatre cents soixante-sept.

Suivons cette superbe découverte dans les différentes contrées de l'Europe , & voyons comment elle y fut accueillie , & quels furent ses succès. Le docteur Tronchin l'introduisit en 1748 à Amsterdam , où il commença par inoculer son propre fils ; &

70 *Observations médicales*

avant 1754 , elle avoit déjà pénétré dans plusieurs autres villes de la Hollande. La même année en Italie , l'Etat de l'Eglise fut affligé d'une petite vérole très-pernicieuse ; & dans cette extrémité , bien des meres tremblant pour le fort de toute leur famille , inoculèrent leurs enfans pendant leur sommeil. Le succès répondit à leurs desirs. L'inoculation avoit été pratiquée quelques années auparavant à Livourne , où plusieurs familles Angloises s'étoient établies. A-peu-près dans le même-temps , MM. de Haller & Tissot faisoient tous leurs efforts pour l'introduire en Suisse , tandis que d'un autre côté de Haen , un des médecins de la

Cour de Vienne, écrivoit contre elle avec sa véhémence accoutumée. Mais il fut complètement réfuté par Tissot. Quelques années après, le docteur Gatti, professeur de médecine en l'université de Pise, inocula mille personnes, sans éprouver le moindre malheur.

En 1723, quelques médecins François, bons patriotes, avoient proposé l'inoculation, & neuf docteurs de Sorbonne, consultés à ce sujet, s'étoient déclarés en sa faveur: mais un certain M. Hecquet (a), ennemi juré de toute

(a) M. Hecquet n'étoit point l'ennemi des innovations qui tournent au profit de l'humanité; mais il avoit le

innovation en médecine , se déclara hautement & avec violence contre ces efforts qu'inspiroit l'amour de l'humanité. Ses rapfodies eurent même l'appui de l'autorité encore peu éclairée ; & l'écrivain & le censeur royal conspirèrent la perte de l'inoculation. Les essais du docteur Jurin n'ont été traduits en françois & connus à Paris qu'en 1725 : & alors ils étoient accompagnés des commentaires & des fatyres du fameux Vagstaff, ce fougueux ennemi de l'inoculation.

Depuis 1724 jusqu'en 1752,

malheur de regarder la nouvelle découverte comme une invention du charlatanisme.

aucune

aucune personne de l'art n'écrivit en France sur l'inoculation (a); & pendant ce long intervalle elle tomba dans le plus parfait oubli, jusqu'à ce que les ouvrages publiés en Angleterre, & les essais multipliés des inoculateurs réveillèrent l'attention & attirèrent de nouveau les regards. Ce furent les excellens mémoires en faveur de l'inoculation, lus à l'Académie des Sciences en 1754 par M. de la Condamine, qui dissipèrent cet assoupissement; &

(a) En 1724, le docteur Noguez, médecin de la Faculté de Paris, fit imprimer à la fin de son ouvrage de *Medicina statica*, un appendix où il prend la défense de l'inoculation.

D

dans les deux années qui suivirent, quelques personnes du plus haut rang se firent inoculer à Paris. Différentes plumes s'escrirent alors pour & contre la nouvelle découverte, & au bout de quatre ans, M. de la Condamine recueillit de toutes les provinces de France, une liste de deux cents personnes qui avoient été inoculées. Malgré cela, l'inoculation n'exista pendant plusieurs années que d'une manière si précaire, qu'elle fut tout-à-la-fois & proscrite à Paris par un Arrêt du Parlement, & tolérée seulement dans les environs de cette ville.

En 1755, M. Shultz repartit de Londres, où le Roi de Suede

l'avoit envoyé pour se mettre au fait des succès de l'inoculation & de la maniere de la pratiquer, sur-tout à l'hôpital de Saint-Pancrace; & la même année on en éleva un à Stockholm pour le même objet. Sur douze cents personnes inoculées en Suede avant 1764, aucune ne mourut. Le Dannemarck adopta l'inoculation concurremment avec la Suede. Je ne fais pas d'une maniere assez précise, quels progrès elle a pu faire depuis quelques années en Pologne & en Russie, non plus que dans les deux royaumes d'Espagne & de Portugal.

Nous croyons être suffisamment autorisés à tirer les conclusions

D ij

suivantes des registres qu'on a tenus des succès & des malheurs de l'inoculation, & qu'il seroit facile aujourd'hui de multiplier à volonté. D'après les calculs prématurés du Docteur Jurin, il en meurt deux sur cent, & selon le Docteur Mead un seulement. Mais, d'après ceux faits depuis peu d'années par les inoculateurs & les médecins, on n'en perd, en prenant le terme moyen, qu'un sur cinq cents. Il paroît même, par l'ensemble de l'ouvrage de M. Holwel, que cette proportion est encore trop foible pour les Indes; & on pourroit l'appuyer par un grand nombre de faits.

Quoiqu'on ne puisse rien com-

parer à l'inoculation , pour la sécurité qu'elle procure contre la petite vérole , & la conservation presque merveilleuse de l'espece humaine ; cependant , des usages antiques , l'ignorance , des préjugés superstitieux l'empêcherent long-temps d'être admise : elle a trouvé par-tout des ennemis nombreux , & ne s'est établie nulle part que par un degré insensible. Il s'en faut bien qu'elle soit universellement adoptée , & encouragée comme elle méritoit de l'être. En Angleterre , & sur-tout à Londres , elle n'est encore malheureusement que dans son enfance , ainsi que je le ferai voir : elle n'est point aussi généralement ré-

pandue que les Auteurs l'ont supposé.

Parmi les objections vagues qu'on lui fait, est celle-ci; qu'elle ne préserve point de la petite vérole naturelle. Maitland, & les autres écrivains qui ont pratiqué en Turquie, nient la chose absolument. Le très-petit nombre des faits que l'on produit à cette occasion est on ne peut pas plus suspect, & il ne monte peut-être pas à un sur cent mille. D'ailleurs on en pourroit alléguer autant contre la petite vérole naturelle. Au reste dans l'un & dans l'autre cas ils sont si rares, que, pour une loi aussi générale, c'est une exception bien minutieuse. Les éruptions sous forme

de pustules, qui ont été prises faussement pour la petite vérole, ont probablement donné lieu à cette erreur. C'est ce que les Anglois appellent *chicken pox*, les François *petite vérole volante*, & les Italiens *ravaglione* : on ne les rencontre pas souvent, & elles sont rarement dangereuses. On a plusieurs fois essayé en Turquie, & dans les autres contrées de l'Europe, de redonner la petite vérole, soit par une deuxième inoculation, soit en faisant coucher les personnes avec ceux qui avoient la petite vérole naturellement; & aucun de ces moyens n'a été efficace.

D'autres ont prétendu que les maladies héréditaires & les dif-

80 *Observations médicales*

férens virus pouvoient se communiquer avec le levain que l'on inocule. Mais l'expérience générale prouve que ce ne sont que des conjectures chimériques: & d'ailleurs cette combinaison imaginaire de virus seroit plus à redouter dans la petite vérole naturelle; puisque dans l'autre on peut prendre la matiere chez des sujets bien sains. On a fait des épreuves avec celle empruntée de gens qui avoient la maladie vénérienne, & le virus de cette dernière maladie n'a point été communiqué avec le levain de l'autre. Le vrai scorbut, de l'aveu de tous les marins, n'est nullement contagieux. Les écrouelles ne le sont pas davantage.

La religion a aussi été violente, & la superstition a comme jetté des pierres d'achoppement pour détourner les hommes de recourir à l'inoculation. Il y a, dit-on, des inoculés qui succombent; d'accord: mais ce raisonnement ne peut affecter que des dévots sans lumières, ou des âmes pusillanimes; car n'auroit-il pas une beaucoup plus grande force contre le mariage & son objet, puisque sur deux cents femmes qui accouchent, il en meurt environ trois, soit par l'accouchement lui-même, soit par les maladies qui sont la suite de cet état.

L'inoculation manque rarement de prendre, ou peut-être jamais. En général elle ne pro-

D v

82 *Observations médicales*

cure que peu de boutons ; & un ou deux suffisent pour préserver le reste de la vie. Il y a beaucoup d'exemples , & parmi les Indiens & dans les contrées de l'Europe, où, sans aucune apparence de pustules , une légère inflammation , & ensuite la suppuration de la partie scarifiée pour recevoir le levain , ont suffi pour garantir , par la suite , de la petite vérole.

Outre la destruction de l'espece humaine par la petite vérole, combien de ceux qui lui échappent restent défigurés ? Cette considération , relativement au beau sexe , est d'une bien plus grande conséquence , que ne l'imaginent certains raisonneurs pré-

tendus philosophes , soit pour le bonheur des individus , soit politiquement , comme faisant un obstacle à la population. Chez une infinité d'autres , cette maladie est suivie de maladies de poitrine & de consommation ; & dans notre île , nous en voyons tous les ans beaucoup qui perdent la vue. Avec l'inoculation on n'a point à craindre ces accidens fâcheux ; rarement est-elle accompagnée de quelque indisposition considérable ou de la fièvre secondaire. On avoit emprunté du levain d'une petite vérole très-pernicieuse ; & il n'en résulta qu'une très-bénigne.

D'après les calculs faits , très-peu d'adultes évitent les atteintes

84 *Observations médicales*

de la contagion ; & dans les grandes villes un moindre nombre encore parvient à un âge mûr , sans éprouver ses traits. C'est pour ceux - là principalement qu'il est de la prudence de prévenir le danger qui les environne, & le hafard presque certain auquel ils sont exposés. Combien de familles entières ont été anéanties par ce terrible fléau ! Et certes les personnes de l'un & de l'autre sexe, qui sont parvenues à l'âge de puberté , ne sauroient passer par-dessus ce précipice effrayant , sans éprouver des frissonnemens douloureux de crainte & de terreur.

Quant à la maniere d'inférer le levain variolique , les auteurs & les inoculateurs ne sont pas

d'accord entr'eux. Les Bramines & quelques Européens ne font qu'une seule incision. D'autres, (& c'est notre méthode) pour être plus sûrs que le levain ne manquera pas de produire son effet, en font une légère à chaque bras. Le docteur Tronchin enlevoit l'épiderme avec un petit vésicatoire. Ceux-ci employent du coton, ceux-là du fil qu'ils imbibent de pus bien formé; on applique l'un ou l'autre sur l'endroit écorché ou scarifié, & on le recouvre d'un emplâtre. Il y en a qui trempent dans un bouton parfaitement mûr, la pointe d'une lancette, celle d'une aiguille, ou même d'une épingle; & s'en servant ensuite pour faire une

86 *Observations médicales*

légere égratignure à chaque bras, ils transmettent ainsi la maladie. C'est le moyen d'inoculer les enfans pendant qu'ils dorment; & alors l'application d'un emplâtre devient inutile. Mais en faisant trop approcher de celui duquel on emprunte le levain ceux que l'on veut inoculer, on court le risque de leur faire gagner la petite vérole naturelle, ou même à ceux qui les soignent (a).

On doit pareillement éviter avec grand soin de se servir, pour ino-

(a) Il paroît que le docteur Black doute que la petite vérole, produite par l'inoculation, puisse être contagieuse. Rien n'est cependant plus certain.

culer, d'un pus de petite vérole volante : cette opération ne garantiroit pas de la petite vérole ordinaire. Le docteur Sims m'a assuré avoir vu plusieurs fois cette dernière se montrer avec tous ses symptômes, & parcourir toutes ses périodes, quoique les malades, avant cette deuxième inoculation, eussent déjà été inoculés une fois avec le levain de la petite vérole bâtarde. Les Bramines employent la matière que leur a fournie l'inoculation de l'année précédente, & qu'ils gardent dans une bouteille exactement fermée. En Europe les inoculateurs se servent de pus nouveau, qu'il leur est indifférent de prendre d'une petite vérole naturelle, ou

factice. Quelques-uns préparent leurs sujets d'une manière très-compliquée, par la diète, par les mercuriaux & par des purgatifs. Le docteur Gatti, que nous avons déjà cité, & qui a écrit très-sagement sur cette matière, remarque très-judicieusement, que plus la méthode d'inoculer sera simple, plus les avantages que le public en retirera seront considérables. Ce qui l'occupoit uniquement, étoit de s'assurer de la bonne fanté d'un sujet. Un air tempéré & des amusemens composoient tout son régime, tant que duroit la maladie. Il y a des inoculateurs qui, avec une officieuse adresse, font des parades préparatoires où la

science a l'air de jouer un rôle. Mais la plûpart de ces cérémonies sont absolument inutiles , sur-tout pour les enfans.

Quant au choix de la saison , nous avons soin d'éviter le trop grand froid & la trop grande chaleur. Il est rare que dans le Nord de l'Europe il fasse assez chaud pour empêcher d'inoculer. C'est , ou ce devroit être , une regle générale, de ne point avoir égard à la saison , lorsque la petite vérole naturelle se montre dans un pays : qu'il régne un froid rigoureux , ou une chaleur excessive , de deux maux nous devons choisir le moindre , & recourir sur le champ à l'inoculation.

Les Ouvrages du Docteur Jurin ,

L'Histoire de l'inoculation par Kirkpatrik, celle de M. de la Condamine, & les Auteurs dont nous avons déjà parlé dans ce tableau historique, peuvent être consultés par ceux qui desiroient connoître plus en détail la maniere dont l'Inoculation s'introduisit en Angleterre, & dans les autres contrées de l'Europe, ainsi que les Ecrivains, & les divers ouvrages pour ou contre.

On a sonné l'alarme depuis quelques années contre l'idée d'une inoculation générale dans les maisons même des particuliers, à Londres & dans les autres grandes villes : & on l'a représentée comme très-dangereuse pour la sûreté publique. Je crois

même que telle est l'opinion de plusieurs gens de l'art. Cependant, malgré l'autorité respectable de quelques écrivains étrangers, du baron Dimisdale, & de certains journalistes, j'espère écarter toutes les objections que l'on a faites contre le projet d'une inoculation générale & universelle. J'ose même me flatter que la lecture de la Section suivante, consacrée à cette discussion, fera revenir sur leurs pas & les auteurs & les promoteurs d'une alarme aussi préjudiciable, & les engagera à une rétractation solennelle.



DEUXIEME SECTION.

LES registres mortuaires de la ville de Londres attestent que , depuis cent ans , une seule maladie , la petite vérole , y a moissonné plus de deux cents mille individus. Comme les autres maladies épidémiques , celle - ci éprouve des variations relativement au nombre de ses victimes , qui est tantôt plus , & tantôt moins grand. Mais si l'on examine ces mêmes registres , à partir de l'année 1629 , dans laquelle on y inséra pour la première fois les noms des maladies qui ont été les causes de la mort , jusqu'à nos jours , on verra que jamais la petite vérole n'a emporté dans une même année

jusqu'à quatre mille personnes. En 1772 , qui fut l'année la plus malheureuse , on n'en compta que trois mille neuf cents quatre-vingt-douze. Il en meurt , l'un dans l'autre , deux mille par an.

Nous devons observer , que dans plusieurs paroisses fort considérables on ne tient point de registres des naissances & des morts : si on le faisoit , les listes mortuaires seroient bien plus considérables. En outre , depuis 1629 jusqu'en 1733 , vingt nouvelles paroisses très-étendues ont concouru à former les registres. Ainsi , pour bien juger des effets de l'inoculation dans Londres , on ne doit pas perdre de vue ces pièces authentiques.

94 *Observations médicales*

Il me suffira ici d'établir de grosses proportions ; & d'approcher de la vérité , & en faisant même la population plus forte qu'elle ne l'est réellement , mon calcul n'en deviendra que plus certain. Je suppose donc que sur six cents mille habitans de Londres qui sont inscrits dans ses registres , il en meurt tous les ans deux mille de la petite vérole. En suivant cette proportion , sur environ neuf millions que renferment l'Angleterre & l'Irlande , la petite vérole doit en emporter trente mille dans le même espace de temps. Il est vrai que dans les campagnes un grand nombre d'individus arrive à un âge avancé sans avoir eu cette

maladie. Mais si d'après cette considération , on réduit à la moitié , dans les deux royaumes , le nombre des victimes , on sera encore obligé de convenir qu'une nation perd plus de monde par la petite vérole elle seule , que par les guerres les plus sanglantes qui n'ont lieu que par intervalles , & se terminent par des traités de paix , dont la durée est de plusieurs années.

Le baron Dimfdale ayant eu l'honneur d'être appelé d'Angleterre pour inoculer l'impératrice de Russie , publia à Pétersbourg un ouvrage sur la petite vérole & sur l'inoculation. On l'a depuis réimprimé à Londres avec des notes & des augmentations de

l'Auteur. Il dit , p. 15 : *Nous voyons , même à Londres , dont le climat est tempéré , où la maladie est bien connue , & le traitement bien conduit , cette seule maladie emporter plus d'un huitième des habitans : & , p. 16 , il continue ; Si donc à Londres , qui jouit de tous les avantages que nous avons exposés , il meurt par an plus de deux mille personnes de la petite vérole , nous pouvons hardiment supposer que dans le même espace de tems il en périt deux millions en Russie (a).*

(a) S'il est difficile de croire que le baron Dimisdale ait avancé de pareilles absurdités, il l'est également de penser que le Docteur Black les lui attribue sans aucun fondement.

Cette

Cette dernière proposition est singulièrement fautive ; c'est un calcul exagéré qui répugne également & aux faits & à la raison. Quand même la mortalité de la petite vérole en Angleterre & en Irlande seroit en proportion de celle de Londres, & que sur neuf millions d'hommes elle immoleroit chaque année trente mille victimes, ne pourrions-nous pas établir d'une manière plus sûre, quelle doit être dans toute l'Europe la mortalité causée annuellement par la même maladie ? Autant qu'il puisse m'en souvenir, M. de Voltaire fait monter la population de cette partie du monde, à cent sept millions ; probablement la seroit-

E

on aller avec plus d'exaëtitude à cent vingt, telle qu'étoit (dit-on) celle de l'Empire Romain sous Trajan & les deux Antonins (*a*). D'après cette supposition , & en prenant l'Angleterre & l'Irlande pour *racine* , la petite vérole ne doit emporter tous les ans dans toute l'Europe que quatre cens mille ames.

D'après plusieurs calculs , la Russie contient quatorze millions d'habitans , & aucun dénombrement authentique que je connoisse ne fait monter sa popula-

(*a*) Il paroît , en effet , d'après des calculs mieux faits , que M. de Voltaire n'évaluoit pas assez haut la population générale de l'Europe.

tion à plus de deux millions par-delà ; encore y comprend-on ceux qui sont relégués dans les vastes déserts de la Sibérie. Il est donc impossible que la huitième partie de ces seize millions soit annuellement emportée même par tous les genres de maladies qui conspirent contre l'humanité. Cette perte n'est ordinairement, dans les villes & dans les campagnes prises collectivement, que d' $\frac{1}{32}$ à $\frac{1}{55}$. Il n'y a en Europe aucun royaume qui, comparativement, supporte en total le tiers ni même le quart de la population que le baron Dimsdale impute à la petite vérole toute seule à l'égard de la Russie. Un Conseiller d'Etat (c'est un des titres honorifiques

E ij

dont il a été décoré) devoit un peu mieux connoître l'arithmétique de l'histoire & de la politique, & sur-tout relativement à la population de la Russie. Mais un des médecins du corps de Sa Majesté Impériale est inexcusable, quand il étale des idées aussi hasardées sur des objets intimement liés avec sa profession.

Je conviendrai volontiers que la petite vérole est plus funeste en Russie qu'en Angleterre. Mais d'un autre côté, quand on réfléchit à sa vaste étendue, à la disproportion qui existe entr'elle & le nombre de ses habitans, au peu de communication que ceux-ci ont entr'eux, & à l'état presque sauvage de plusieurs des provinces

Russes , on doit supposer qu'un grand nombre des sujets de la Czarine échappent aux atteintes de la contagion. Qu'on accorde au baron Dimsdale tout ce qu'il est possible de lui accorder ; que la petite vérole se montre en Russie aussi funeste qu'il le voudra, qu'elle y exerce des ravages à peine croyables ; si elle enleve dans l'espace d'un an la huitième partie de ses habitans , les autres maladies emportant les sept huitièmes restants , l'espece humaine doit être bientôt anéantie dans les domaines de l'Impératrice : ils deviendront bientôt un désert , un repaire de bêtes féroces.

Une question de la plus grande importance pour l'humanité ,

E iij

s'offre maintenant à notre examen ; il s'agit de savoir si, en inoculant les habitans de Londres & des autres grandes villes dans leurs propres maisons, on ne répandroit pas davantage la contagion, & s'il n'en résulteroit pas plus d'inconvéniens que d'avantages pour la société.

Des médecins très-instruits ont, depuis peu, discuté cette matière dans des ouvrages qui ont été rendus publics. Les uns ont loué le projet d'inoculer généralement, soit dans les villes, soit dans les campagnes ; & même, pour en rendre l'exécution plus complete, l'amour de l'humanité les a portés à établir un bureau de pharmacie. Les pauvres

& leurs familles doivent y être inoculés gratis, & quand la maladie présente quelque danger, on doit leur procurer chez eux & des médicamens & des médecins.

Ces efforts en faveur de l'humanité, & ce plan qu'inspiroit un patriotisme vraiment désintéressé, furent, malheureusement pour la nation, combattus avec trop de succès par le baron Dimsdale, qui les a attaqués avec une chaleur & une passion portées jusqu'à la calomnie. Le public se trouvant saisi de cette affaire, le baron Dimsdale mit au jour plusieurs petites brochures, dans lesquelles rien ne fut ménagé; le projet d'inoculation générale y est représenté comme un projet

fou , inconfidéré , & excessivement dangereux. Il reproche à ses adversaires des mensonges grossiers & prémédités ; il les accuse de manquer aux sentimens les plus ordinaires de l'honnêteté & de l'humanité. Dans une dernière , il fait une comparaison , & dit : « qu'on pourroit demander » en justice des indemnités contre un homme qui , donnant par » inoculation à des bestiaux une » maladie contagieuse , courroit » les risques de la disséminer dans » le voisinage ». Nous devons ici observer soigneusement , que les interdictions du baron Dimsdale ne sont lancées que contre les pauvres , les gens de travail , & la classe moyenne des citoyens : car

il convient d'ailleurs , que la noblesse & les gens riches peuvent prévenir par l'inoculation le danger qui menace leurs familles. Et dans le fait , ce sont ceux-là principalement qui forment sa clientèle.

Je tâcherai d'exposer , avec la candeur la plus impartiale , & le moins longuement qu'il me sera possible , les raisons des deux partis. Mais de tous les ouvrages publiés dans tout le cours de cette dispute , je ne parlerai que de deux , celui du baron Dimisdale , & un autre , qui est le fruit du travail de deux médecins vraiment recommandables par leur science , le docteur Watkinson , & le docteur Sims : ce sont eux qui les

premiers ont proposé d'établir une Pharmacie, & qui, avec un autre médecin d'un mérite distingué, le docteur Letsom, ont offert leurs services purement gratuits, dans l'intention de rendre l'inoculation plus commune, & par-là plus avantageuse aux habitans de Londres & à toute l'Angleterre.

Le chef & le plus ardent des ennemis de l'inoculation (« proposée pour Londres dans les » maisons des pauvres journaliers » & de ceux qui composent la » classe moyenne du peuple »), le baron Dimfdale appuye son opposition sur les principes suivans, qui sont l'extrait & la substance de tout ce qu'il a écrit. Je

lui dois cette justice , qu'il a imaginé , entassé , épuisé tous les argumens les plus spécieux en faveur de son opinion. Aussi puis-je me contenter de réfuter ses objections , en laissant dans leur obscurité cette foule d'écrivains qui ont combattu le projet d'adopter l'inoculation générale.

Presque tous ceux que l'on inocule échappent à la mort ;
« cependant , dit M. le baron
» Dimfdale , comme l'inocula-
» tion répand davantage la petite
» vérole naturelle , celle-ci en-
» leve plus de victimes que si
» elle n'avoit lieu que naturelle-
» ment. Il meurt plus de monde
» par la petite vérole qu'avant
» la découverte de l'inoculation ;

E vj

108 *Observations médicales*

» & la société a à supporter une
» perte de ses membres plus con-
» sidérable qu'auparavant. Ainsi
» elle retire plus de mal que de
» bien de cette pratique. Pour
» les années 1772, 73, 74 & 75,
» prises collectivement, les re-
» gistres de Londres font monter
» le nombre des morts de la petite
» vérole, à deux mille cinq cents
» quarante-quatre pour chacune.
» Cette augmentation est tout-à-
» fait allarmante. Si l'inoculation
» générale a lieu dans cette ville,
» la petite vérole naturelle se trou-
» vera répandue par ceux qui visi-
» tent les malades, par les étran-
» gers, par les domestiques, par
» les garde-malades, par les mé-
» decins, par les inoculateurs, par

» les voitures qui servent aux ma-
» lades pour aller prendre l'air, ou
» par le grand nombre de ceux qui
» dans les rues s'approcheront de
» ces malades.

» A Londres, les pauvres sont
» logés misérablement : ils de-
» meurent dans des rues étroites,
» fermées, obscures, & leurs ha-
» bitations sont de vieilles mafu-
» res ; ils y manquent souvent des
» choses les plus nécessaires,
» même de lits. Les peres &
» meres toujours occupés hors
» de chez eux à leurs travaux
» journaliers, ne sauroient pren-
» dre soin de leurs enfans malades ;
» & s'ils les interrompoient,
» bientôt le pain & les autres
» choses nécessaires viendroient

» à leur manquer ; le régime &
» les remedes prescrits par les mé-
» decins seroient mal exécutés.
» L'air de leurs demeures est mal
» sain ; ils n'ont ni cours , ni jar-
» dins , ni voitures , pour aller
» respirer un air frais.

» Les matelots & autres gens
» de mer , qui habitent dans de
» petites baraques sur le bord de
» la Tamise , & qui seront ex-
» posés à gagner la petite vérolé,
» ou tomberont malades & ref-
» teront dénués de tout secours ,
» ou s'embarqueront emportant
» avec eux le germe de l'infection ;
» & n'étant pas alors mieux se-
» courus , ils répandront la ma-
» ladie dans les contrées où ils
» aborderont.

» Les habitans de la campagne
» qui viennent dans les villes pour
» les marchés, pour des visites,
» pour leurs plaisirs, courront tous
» le danger d'être infectés. Les
» personnes qui iront de chez les
» malades à la pharmacie con-
» sacrée à l'inoculation, pour y
» demander des remèdes ou des
» conseils, exposeront inévita-
» blement au même péril ceux
» qu'elles rencontreront dans les
» rues; & tous ceux qui avoisi-
» neront les inoculés, auront à
» craindre que la petite vérole
» ne pénétre dans leurs maisons.
» Le commercage des petites
» gens contribue encore à la
» propager, joint à ce qu'ils
» sortent dans leur convalescence

112 *Observations médicales*

» avec des haillons imbibés de
» miasmes varioliques. Les en-
» fans , assez âgés pour sortir seuls
» de la maison , n'ont rien de plus
» pressé que d'aller jouer avec
» leurs camarades. Ainsi le bien-
» fait de l'inoculation n'est que
» pour un très-petit nombre ; &
» le reste des citoyens sera exposé
» à un danger plus grand & plus
» inévitable , que si on ne con-
» noissoit que la petite vérole na-
» turelle ».

Contre tous les inconvéniens
& tous les dangers que le baron
Dimsdale redoute de l'*Inoculation*
des gens du peuple & de la classe
moyenne des citoyens , pratiquée
dans les maisons particulières , il
propose comme un préservatif,

l'agrandissement de l'hôpital de Saint-Pancrace, situé à la proximité de Londres : il veut intéresser à son projet, & le corps législatif de la nation, & les gens riches & charitables par leurs contributions volontaires. Cet hôpital ne contient dans ce moment ci que cent lits, & l'on n'y peut être admis qu'à sept ans.

« Les riches (continue le baron Dimsdale) » assurent la conservation de leurs enfans en les » faisant inoculer à propos ; mais » la perte tombe principalement » sur ceux des pauvres ouvriers » & du petit peuple. Ainsi donc » favoriser la pratique de l'inoculation parmi ces derniers, ne » peut servir qu'à disséminer la

114 *Observations médicales*

» contagion au milieu de tous
» ceux qui les environnent , &
» augmenter la somme du mal.
» Dans les bourgs & les villages ,
» on n'a pas besoin de vastes
» hôpitaux ; il suffiroit que les
» habitans d'un canton con-
» vinssent de se faire inoculer
» tous dans le même temps ; car
» s'il n'y en a qu'une partie qui
» se soumette à cette opération ,
» la contagion se répandra , &
» plusieurs en feront la victime.
» A Londres & dans les grandes
» villes , un pareil consentement
» unanime de la part de tous
» ceux qui n'ont pas eu la petite
» vérole ne sauroit avoir lieu ».
Le baron Dimfdale a raison de
regarder ce projet comme im-

praticable , comme une vraie chimere. Il ajoute : « avant de » tolérer de pareils établissemens (la pharmacie pour les inoculés) » on auroit dû obtenir » l'agrément du corps législatif ».

Le danger d'augmenter & de répandre la contagion , voilà donc la base principale sur laquelle le baron Dimsdale appuie tous ses argumens & toute sa rhétorique. Pour écarter l'idée de ce prétendu danger , les défenseurs de *l'Inoculation générale des enfans du peuple dans leurs propres maisons* articulent positivement : « qu'il est extrêmement » rare de voir la petite vérole artificielle répandre la contagion

& produire la petite vérole naturelle (a) ». Pour prouver leur assertion ils en appellent aux faits & à l'expérience ; ils citent nombre d'auteurs respectables , d'inoculateurs de profession , & de personnages dignes de foi , non - seulement en Angleterre , mais dans toutes les parties de l'Europe , qui d'un commun accord soutiennent formellement : « que des inoculés ne donnent » que bien rarement ou peut-être » jamais la petite vérole naturelle ». Les observations faites

(a) Cette assertion de l'auteur est de toute fausseté. Rien ne fait plus de tort à une bonne cause que de vouloir la défendre par de mauvais moyens.

par M. Holwel dans l'Indostan , où l'inoculation est admise généralement , viennent à l'appui de cette proposition.

Fondé sur sa propre autorité , & d'après des faits qui lui sont personnels , le baron Dimfdale combat ceux de ses adversaires , & soutient la proposition contradictoire. Dans une pareille discussion peut-on invoquer de meilleures autorités que celle des habitans de la Circassie & de l'Indostan ? Tous les médecins les plus expérimentés croient avec les partisans de l'inoculation générale , « que pour mettre en » activité le levain de la petite » vérole , & faire naître natu- » rellement cette maladie , il

» faut dans l'air (a) une certaine

(a) Si l'air est le véhicule du levain de certaines maladies contagieuses, telles que la peste, la petite vérole, &c. ou s'il n'en est point un moyen de communication, rien n'est moins éclairci qu'une pareille question. Les faits qui semblent établir la négative sont si multipliés, & si bien constatés, qu'on doit croire au moins que l'atmosphère infectée ne sauroit être que très-circonscrite. En partant de ce principe, ne seroit-il pas possible de prendre contre la petite vérole les mêmes précautions qui nous ont servi si heureusement à repousser la peste de nos contrées? Les avantages qui en résulteroient, équivaudroient-ils à ceux que peut procurer une inoculation générale? Ne pourroit-on pas plutôt adopter en même-temps, & ces précautions, & l'inoculation? En effet,

» disposition que nous ne con-
» noissons point encore ». Ils
disent encore, « que les enfans

sans le secours des premières, n'a-t-on pas à craindre que la petite vérole naturelle ne produise ses ravages accoutumés? & par l'inoculation générale, dont le premier bienfait est de diminuer prodigieusement la mortalité, ne doit-on pas espérer de s'affranchir un jour impunément de ces précautions & des entraves qu'elles occasionneroient. Car il est évident qu'à peine une génération se seroit écoulée, que tous ceux au-dessus de l'époque fixée pour subir l'inoculation n'auroient plus rien à appréhender de la contagion; & les enfans, dans un âge aussi tendre, ne sont guère exposés à la recevoir par la communication avec les étrangers.

» au-dessous de sept ans ne fau-
» roient tirer aucun avantage de
» l'hôpital destiné à l'inoculation,
» & que dans de grands hôpitaux
» l'air seroit beaucoup plus mal
» sain que dans les maisons par-
» ticulieres les plus chétives ».

Jamais , depuis la naissance de
la médecine , ceux qui exercent
cette profession n'ont , je crois ,
agité de question plus intéressante
pour l'humanité. Elle est non-
seulement médicale , mais encore
politique & vraiment nationale ;
elle mérite toute l'attention du
corps législatif , & de la partie
du public qui est capable de dis-
cernement. Combien de guerres
de plume ont divisé les Litté-
rateurs , les Philosophes , les Mé-
decins ,

écins, les Métaphysiciens : & à qui ont-elles profité, si ce n'est peut-être aux libraires? Mais il ne s'agit point ici d'une spéculation indifférente. Nous avons exposé à nos lecteurs quels ravages faisoit parmi les hommes la petite vérole naturelle, & combien l'inoculation épargnoit de victimes. Cependant, si les raisonnemens du baron Dimsdale ont quelque fondement, une bien petite portion de la société jouira des avantages de cette superbe découverte; & même d'après lui, il est fort douteux & comme problématique, si ses avantages ne sont pas plus que contre-balançés par ses inconvéniens. Ses argumens contre son utilité dans

F.

les grandes villes font-ils péremptoires & décisifs? Je dis ses argumens, car ce feroit l'insulter que d'en appeller à sa pratique journaliere.

Je vais essayer de répondre à toutes les objections du baron Dimsdale, l'une après l'autre : & j'espere prouver sans réplique, qu'il a sur cette matiere des idées singulieres, des vues courtes & superficielles, & que son projet favori (l'établissement d'un hôpital) est peu réfléchi & tout-à-fait défectueux. Toutes les grandes villes de l'Europe ont le plus vif intérêt à la décision de cette grande affaire : car ce qu'on doit dire de Londres peut s'appliquer également à elles & aux villes

d'un moindre rang. J'entre donc en matière ; ce sera au lecteur à prononcer.

« Presque tous ceux que l'on
» inocule échappent à la mort ;
» cependant , dit le baron Dimf-
» dale , comme l'inoculation dif-
» fémine bien davantage la petite
» vérole naturelle , celle-ci enleve
» plus de victimes , que si elle
» n'avoit lieu que naturellement.
» *Il meurt plus de monde de la*
» *petite vérole qu'avant la décou-*
» *verte de l'inoculation , & la so-*
» *ciété a à supporter une perte*
» *de ses membres plus considé-*
» *rable qu'auparavant. Ainsi , elle*
» *retire plus de mal que de bien*
» *de l'usage de cette décou-*
» *verte ».*

Tels sont les motifs de terreur par lesquels on a voulu détourner les Européens d'admettre l'inoculation, depuis qu'ils l'ont reçue des Turcs. Si ces motifs sont fondés, ils doivent être également applicables à tous les cas d'inoculation pratiqués dans les maisons particulières, soit à Londres & dans les autres villes, soit même à la campagne; que l'on inocule des gens riches, de simples bourgeois, ou des pauvres: car, selon M. le baron Dimfdale, la contagion se trouve par-là diffusée, & les morts se multiplient. On pourroit donc lui demander pourquoi il fait tout ce qui dépend de lui pour la répandre, & pour nuire ainsi à la

fociété , en inoculant les personnes riches de Londres & des environs , dont il a la confiance. Sa conduite ne contredit-elle pas manifestement le zele qu'il affecte par la sûreté publique? Je suis fâché de descendre ainsi de la dignité de mon sujet , & d'en venir à des argumens qui ne sont que personnels : mais le lecteur est lui-même témoin qu'ils naissent du fond de la dispute , & qu'ils me sont comme arrachés malgré tous mes efforts. Avant de faire le Dom-Quichotte contre l'inoculation (à Londres) , le baron Dimsdale auroit dû prévoir qu'une inconséquence aussi frappante fauterait aux yeux de tous ceux qui n'ignorent pas que de tous

les médecins qui la pratiquent à Londres & aux environs, chez les particuliers, il en est peu qui soient plus employés que lui.

« Les registres de Londres pour
» les années 1772, 73, 74 & 75
» (prises collectivement), font
» monter le nombre des morts
» de la petite vérole, à 2544
» pour chacune : cette augmen-
» tation est tout-à-fait alarmante ».

Je puis répondre au reproche que l'on fait à l'inoculation générale d'avoir causé cette augmentation, en ramenant le lecteur aux quatre années qui ont précédé 1720. En 1715, une lettre écrite à la Société royale, avoit fait mention de l'inoculation : mais plusieurs années s'écou-

lerent avant que quelques individus en fissent l'épreuve, soit à Londres, soit dans les provinces. Cependant le nombre des morts pendant ces quatre années, se monte à onze mille sept cents quarante-un, c'est-à-dire pour chacune, à près de trois mille. Si nous remontons plus avant, lorsque le nom de l'inoculation n'avoit pas même encore frappé nos oreilles, nous trouvons dans certaines années deux mille, trois mille victimes de la petite vérole en 1710, trois mille cent trente-huit; en 1686, deux mille quatre cents quatre-vingt-seize; en 1681, deux mille neuf cents quatre-vingt-deux; en 1774, deux mille cinq cents sept. En 1721, l'ino-

eulation paroissoit à Londres une chose si à craindre, qu'on en fit l'essai sur six criminels de la prison de Newgate qui racheterent ainsi leurs vies. Depuis 1722 jusqu'en 1727, le docteur Jurin n'a compté dans Londres & dans toute l'Angleterre que sept cens soixante-quatre inoculés : & cependant, dans onze années seulement, depuis 1715 jusqu'en 1728, Londres a perdu par la petite vérole, vingt-sept mille trois cens soixante-sept de ses habitans, ce qui fait à-peu-près deux mille trois cens par an. Ces faits ne suffisent-ils pas pour décharger l'inoculation du reproche d'augmenter la mortalité causée habituellement

dans Londres par la petite vérole ?

D'ailleurs une période de quatre années est trop courte pour pouvoir en tirer des conséquences concluantes & définitives. Il y a dans la petite vérole naturelle, comme dans les autres maladies, sur-tout celles de la classe des fièvres, une sorte de flux & reflux. Dans les épidémies, sur-tout s'il y a contagion, il ne faut jamais s'attendre à une égalité de résultats pour les différentes années. On en a vu dans lesquelles le nombre des morts étoit double de celui des naissances. C'est cette proportion qui est vraiment alarmante. La mortalité de la petite vérole n'est point en raison de la

130 *Observations médicales*

mortalité générale. En 1741, trente-deux mille cent soixante-neuf personnes moururent à Londres ; & sur ce nombre la petite vérole n'en enleva que mille neuf cens soixante-dix-sept. La mortalité qu'occasionnent plusieurs autres maladies, aiguës & chroniques, varie toutes les années : elle ne fauroit être aussi régulière que la marche du tems ou les révolutions des planetes.

La population de Londres n'est pas toujours égale : ce qui cause encore quelque différence. En outre, depuis vingt ans, la mortalité générale a beaucoup diminué : & c'est une des raisons pour lesquelles celle de la petite vérole paroît, dans les quatre

années que cite le baron Dimf-
dale , comparativement plus
grande qu'autrefois , allant , dit-
il , à $\frac{1}{8}$ de l'autre. De 1720
à 1759 , la proportion étoit pour
Londres de un à onze , à douze ,
à treize : & on doit plutôt cal-
culer d'après un résultat de qua-
rante années , que d'après celui
de quatre. Un à treize , quatorze ,
est aussi la proportion que pré-
sentent les observations faites à
Paris.

D'ailleurs , si la petite vérole
fait périr annuellement dans Lon-
dres deux mille cinq cens qua-
rante-quatre personnes , n'est-il
pas certain que la majeure partie
l'a eue naturellement ? Car sur
un million d'inoculés , en éva-

luant la perte à un sur cinq cens , d'après les calculs modernes les plus amples , elle ne monteroit pas aussi haut. Les conséquences à déduire d'une proposition aussi simple méritent la plus grande attention. En effet , le nombre de ceux qui meurent de la petite vérole , à Londres , étant de deux mille cinq cens quarante-quatre , comme la petite vérole naturelle fait périr la sixième partie de ceux qu'elle attaque , il suit de-là , qu'annuellement il y a dans Londres quinze mille deux cens soixante-quatre personnes qui l'ont naturellement. Or c'est à-peu-près aussi le nombre des naissances dans une année. Si celui des inoculés est plus

considérable , c'est ce que je ne faurois avancer avec quelque certitude. Mais on ne peut croire raisonnablement que cette quantité de petites véroles naturelles ne se distribue qu'aux nouveaux débarqués : & même , la plûpart d'entr'eux approchant du terme de la puberté , ou l'ayant déjà passé , il est à présumer qu'en général ils ont essuyé le danger dont la petite vérole menace tout individu de notre espece. Si donc quinze mille personnes , ou seulement douze mille sont annuellement attaquées de la petite vérole naturelle , Londres ne renferme - t - elle pas un dépôt de contagion assez considérable pour y répandre la maladie ? Depuis

134 *Observations médicales*

cent cinquante ans que l'on a commencé à inscrire sur les registres les noms des maladies de ceux qui meurent, cette ville n'a pas été une seule année sans éprouver l'activité du levain variolique. Au milieu de ses tendres sollicitudes, & de la crainte que les pauvres, si on les inocule chez eux, ne communiquent l'infection, M. le baron Dimsdale ne semble-t-il pas avoir perdu de vue entièrement ces quinze mille individus qui ont la petite vérole dans l'espace d'une seule année? Ne paroît-il pas avoir oublié leurs familles, leurs amis, leurs connoissances, dont le nombre doit, sans doute, être triple & quadruple du leur? Quelle

armée capable de porter par-tout l'infection ! Seroit-il possible de la circonscire dans un petit espace , ou de la cantonner dans quelques rues ?

Le baron Dimfdale parle de la petite vérole , comme si à Londres elle étoit confinée dans l'hôpital qui lui est destiné , ou comme s'il en tenoit tout le levain renfermé dans la petite boîte ou la fiole qu'il porte dans sa poche , & fixé au fil de coton qui lui sert pour inoculer certaines classes de citoyens. La contagion ne peut-elle pas se répandre de la maison d'un riche dans le reste de la société ? Seroit-il raisonnable de comparer cette contagion à celle de la peste ,

dont le levain nous est apporté dans une balle de marchandises ? Il est certain que le nombre de ceux que l'on inoculeroit à Londres, dans une année, n'excéderoit pas de beaucoup celui des personnes qui ont la petite vérole naturellement ; & quand on compare la petite quantité de boutons que procure l'inoculation à leur abondance dans la petite vérole naturelle, bien loin de craindre que la première ne propage la contagion, on doit croire qu'elle la diminuera beaucoup.

Certainement le levain de la petite vérole existe chaque année à Londres en assez grande abondance pour répandre cette maladie sur toute la surface du globe,

si la communication se trouvoit ouverte généralement. L'ennemi occupe tous les quartiers de la ville, & laisse par-tout de tristes vestiges de son passage. Du moins aucun obstacle ne s'oppose à ce qu'il attaque journellement ceux qu'il a épargnés jusqu'alors, moyennant ce cortège prodigieux d'émissaires que le pinceau poétique du baron Dimfdale nous représente sous les plus vives couleurs, « gens » faisant des visites, étrangers, » médecins, inoculateurs, do- » mestiques, blanchisseuses, gens » obligés de sortir pour appeler » les médecins, ou acheter des » remedes & autres choses né- » cessaires aux malades, voitures » où les enfans vont prendre l'air.

» communication de ceux-ci avec
» leurs camarades de jeu », &c.

Ces circonstances ne rendent-elles pas le danger de propager la contagion beaucoup plus grand dans la petite vérole naturelle, que dans celle par inoculation?

« A Londres, continue le baron
» Dimisdale, les pauvres sont
» logés misérablement; ils de-
» meurent dans des rues étroites,
» obscures, & leurs habitations
» sont de vieilles mafures; ils y
» manquent souvent des choses les
» plus nécessaires, même de lits.
» Les peres & meres, toujours
» hors de chez eux à leurs tra-
» vaux journaliers, ne sauroient
» prendre un soin convenable de
» leurs enfans: & s'ils négligeoient

» ces travaux , le pain & les autres
» choses nécessaires leur manque-
» roient bientôt ».

Je réponds à cette objection , qu'il y a bien peu de pauvres de Londres , dans la classe laborieuse du peuple , qui le soient assez pour manquer des premières nécessités de la vie & de couchers : c'est-à-dire , qu'une pareille cause toute seule en fait rarement périr. Dans ma quatrième table de quinze années , extraite des registres de Londres , je n'en trouve que cinquante-trois : & cinquante-sept dans la cinquième qui renferme une même période.

Mon intention n'est pas de faire entendre par-là , que le sort des pauvres ouvriers est autant

adouci qu'on pourroit le desirer. Certes , il n'y a pas un Anglois à qui je ne souhaitasse tous les jours de sa vie & de bonne viande & un pot de bierre : mais mes vœux sont bien loin d'avoir leur accomplissement. Au reste , les termes de luxe & de besoins ont une acception très-différente selon les différentes conditions : & d'ailleurs les enfans , à l'âge où on les inocule , comme dans les autres maladies , n'occasionnent pas de grandes dépenses : leur régime est simple & peu coûteux.

Quand des parens ont des enfans en bas âge , ils ne sauroient tous les deux s'absenter à raison de leur travail. La mere est

obligée de rester pour les soigner, & préparer le manger : & il n'est nullement vraisemblable qu'ils manqueront des premières nécessités de la vie, parce qu'une fois en passant, à l'époque de la petite vérole, la mere ne quittera pas ses enfans. Au bout de huit ou quinze jours, le danger de la petite vérole artificielle est totalement passé. Si les raisonnemens du baron Dimsdale avoient le moindre fondement, les femmes des pauvres, & même celles d'un rang au-dessus, qui accouchent tous les ans, & qui gardent le lit ou sont incapables d'aucun travail pendant trois semaines ou un mois, périroient de misere pour ne pouvoir quitter

leurs maisons : & le vœu de la nature se trouveroit frustré, de même que le premier lien qui sert à unir les hommes entr'eux. Une autre considération, c'est que si on inocule à la fois deux ou trois enfans dans une même famille, le danger & les frais seront les mêmes pour tous que pour un seul; tandis que la petite vérole naturelle qui les attaque successivement, prolongera l'affliction pendant plusieurs mois s'il y a beaucoup d'enfans : c'est alors que la crainte de la misère pourroit être bien mieux fondée.

« Le régime & les remèdes
» prescrits par les médecins se-
» roient mal exécutés. L'air de

» leurs demeures est mal fain ;
» ils n'ont ni cours, ni jardins,
» ni voitures pour aller respirer
» un air frais & renouvelé ».

Il est vrai que très-peu de
pauvres ont le moyen de con-
sultier des médecins, si ce n'est
ceux qui leur donnent des soins
dans les hôpitaux, ou qui sont
guidés vers eux par des sentimens
particuliers d'humanité. Les ho-
noraires d'un médecin mettroient
la famine pour plusieurs mois dans
la maison d'un malheureux ou-
vrier, à moins qu'il ne fût doué
de cette générosité dont les
docteurs Sims & Watkinson pro-
posent de donner l'exemple. Mais
d'un autre côté, la petite vérole
artificielle exige rarement beau-

144 *Observations médicales*

coup de remedes , & une maniere de vivre bien raffinée. En Circassie , ce sont des femmes qui inoculent & qui traitent les malades.

Quant à l'air mal-fain des maisons des pauvres , & au défaut de cours & de jardins , on voit à Londres plusieurs hôpitaux dans le même cas : & je croirois volontiers que les malades préféreront toujours leurs humbles cabanes , ou , selon l'expression du baron Dimdale , leurs vieilles masures , à moins que leurs maladies ne se prolongent un temps infini , ou que des accidens imprévus ne leur fassent réclamer les secours de la chirurgie. Les nouvelles pharmacies où l'humanité offre aux
pauvres

pauvres & des médicamens & des confeils , & même , en cas de néceffité , des visites de médecin , leur feront toujours plus agréables que le féjour des hôpitaux. Quoiqu'ils ne puiffent fe procurer & les chofes néceffaires , & les commodités analogues à un appétit encore foible & malade , cependant ils préféreront de refter chez eux dans le fein de leurs familles & de leurs amis , à fe voir livrés à de vieilles & impitoyables gardes , & placés dans de vafte falles d'hôpital , où les objets les plus triftes , des maladies qui infpirent le dégoût , les gémiſſemens de leurs compagnons d'infortune jettent l'alarme & la conſterna-

G

tion , & présentent de tous côtés l'affreux spectacle de la mort & de ses ravages. Si l'on interdit dans Londres l'inoculation aux pauvres , jusqu'à ce qu'ils aient des cours & des jardins chez eux , ou des voitures pour aller respirer ailleurs un air frais , ils pourront attendre jusqu'au jugement dernier un changement aussi extraordinaire dans leur situation.

D'ailleurs , au bout de quelques années , l'habitude contribue infiniment à rendre moins pernicious les vices de l'air , de la nourriture , & de la manière de vivre. Au reste , l'impureté de l'air est bien plus à redouter dans la petite vérole naturelle que dans

l'artificielle. L'air impur de Londres influe singulièrement sur les enfans, sur-tout avant l'âge de sept ans. L'atmosphère empestée de cette ville immense en fait périr tous les ans avant cette époque plusieurs milliers, que la faulx de la mort auroit épargnés, s'ils eussent été élevés à la campagne avec autant d'affection & les mêmes soins. Mais une fois parvenus à l'âge de sept ans, ils sont habitués & faits à leur élément. Il suffit pour se convaincre de cette vérité, de consulter nos tables de mortalité, relativement aux différens âges de la vie humaine (a).

(a) La mortalité entre la cinquième

« Les matelots & autres gens
» de mer qui logent dans des ba-
» raques , sur le bord de la Ta-
» mise , & qui seront exposés à
» gagner la petite vérole , ou
» tomberont malades & resteront
» dénués de tout secours , ou
» s'embarqueront emportant avec
» eux le germe de l'infection :
» & n'étant pas alors mieux foi-
» gnés , ils répandront la maladie

& la vingtième année de notre vie , est
beaucoup moindre à proportion que
dans le cours de toute autre période ,
c'est-à-dire qu'il y a plus à parier que
de cinq ans on ira à vingt , que de
vingt à trente , de trente à quarante ,
de quarante à cinquante & de cinquante
à soixante.

» dans les contrées où ils abor-
» deront ».

Les matelots ne font point la classe du peuple la plus misérable : leurs patrons & leurs capitaines peuvent toujours leur fournir le peu d'argent dont ils ont besoin dans une maladie d'aussi courte durée , & même leur procurer soit des médicamens , soit des médecins. De plus, leurs maisons situées sur le bord de la riviere ont l'avantage d'être aérées , & la marée y renouvelle l'air perpétuellement. Le danger de tomber malades en mer , est pour eux plus imaginaire que réel. Les recherches multipliées que j'ai faites à ce sujet ne me fournissent , depuis que l'inoculation a été adop-

150 *Observations médicales*

tée chez nous , aucun exemple que la petite vérole ait causé de grands ravages dans nos armées de terre ou de mer , quoiqu'elle ait attaqué plusieurs individus avec la dernière violence , soit dans les camps , soit à bord des vaisseaux.

Pringle, Lind, & Monro, qu'on peut mettre à la tête de tous ceux qui ont écrit sur les maladies des armées , ne parlent jamais de la petite vérole comme d'une des principales causes des épidémies funestes aux soldats : & nous devons présumer qu'un silence aussi profond est fondé de la part de gens aussi instruits & d'une aussi grande pénétration. Lind donne un tableau des ma-

ladies qui ont régné dans l'hôpital de la marine, à Portsmouth, pendant deux ans : sur cinq mille sept cens quarante-trois matelots malades, il n'y en eut que cinquante-trois qui le furent de la petite vérole. Dans l'Amérique Septentrionale, où l'inoculation a encore à vaincre de grands préjugés, & où on se garde, comme de la peste, de la contagion de la petite vérole, celle-ci a été, pendant la dernière guerre, plus fatale aux troupes. N'est-ce pas une manière de raisonner bien extraordinaire, que celle d'étaler des craintes, que nos matelots ne portent le germe de la maladie chez l'étranger ! Quel est donc le peuple qui en soit

152 *Observations médicales*

exempt? Et c'est au milieu de toutes ces belles terreurs que le baron Dimsdale croit que dans une ville, où il y a annuellement douze à quinze mille petites véroles, il seroit extrêmement dangereux pour les citoyens d'inoculer la classe laborieuse & industrieuse du peuple, sans la déplacer!

« Les habitans de la campagne
» qui viennent dans les villes pour
» les marchés, pour des visites,
» pour leurs plaisirs, courront
» tous le danger d'être infectés.
» Les personnes qui iront de chez
» les malades à la pharmacie con-
» sacrée à l'inoculation, pour y
» demander des remèdes ou des
» conseils, exposeront inévita-
» blement au même péril ceux

» qu'elles rencontreront dans les
» rues : & tous ceux qui demeu-
» reront dans le voisinage des
» inoculés auront à craindre que
» la petite vérole ne pénètre
» jusques dans leurs maisons ».

Il n'est pas douteux que les gens qui viendront de la campagne à Londres , ne soient plus exposés à la contagion : mais je crois que , même dans les villages , peu de personnes arrivent à l'âge de vingt ans sans avoir eu la petite vérole , ou sans avoir été exposés plusieurs fois à la gagner. Si l'inoculation étoit généralement adoptée dans la première époque de la vie , ceux pour qui on craint ici la maladie , & tous les autres sans exception , ne cour-

roient plus aucun danger : il n'y en a , que parce que l'inoculation est partielle.

En prenant à la lettre les exclamations de terreur du baron Dimsdale , ne s'imagineroit-on pas que l'inoculation générale , telle que nous la proposons , dépeupleroit Londres , comme il arrive dans certaines pestes , où l'on voit périr mille personnes & même le double dans un même jour , ou tout au moins dans une semaine. Si le baron Dimsdale n'a pas eu envie de pousser les choses aussi loin , du moins a-t-il voulu présenter quelque chose d'analogue & d'approchant. Pour moi je pense que c'est jeter l'alarme sans aucun fondement : &

je fonde mon opinion sur deux raisons fort solides. Premièrement, depuis un siècle, la petite vérole a enlevé tous les ans, dans Londres, environ deux mille individus, & par conséquent elle en a attaqué six fois autant & même plus chaque année : ceux qu'elle a respectés sont comparativement en bien moindre nombre, & les nouveaux débarqués ont, la plupart avant leur émigration, échappé à ses coups. Secondement, dans une période de cent cinquante ans, pendant soixante desquels l'inoculation a été mise en usage, quoique Londres n'ait pas vu une seule année le germe de la maladie cesser d'être en activité, le nombre de ses vic-

times n'a jamais monté à quatre mille.

M. de la Condamine & plusieurs autres écrivains ont fait la remarque , qu'en 1754 il y eut à Rome une petite vérole de la plus mauvaise espece , qui fit périr quatre mille personnes ; c'étoit , dit-on , le tiers de ceux qui en furent attaqués. Il y a à Rome tous les ans cinq , six & même sept mille morts. Londres , qui est quatre ou cinq fois plus peuplée , n'en a jamais perdu dans une année quatre mille de la petite vérole , du moins d'après ses registres. Au Cap de Bonne-Espérance , au Brésil , à Mexico , au Pérou , dans le Paraguay & dans quelques districts de l'Amé-

rique Septentrionale, cette maladie s'est montrée, à la vérité, aussi cruelle qu'une véritable peste, parce qu'aucun des habitans de ces contrées ne l'avoit encore eue, ou n'y étoit comme préparé par le climat. Mais à Londres, & dans les autres grandes villes de l'Europe, les circonstances sont totalement différentes.

« Le commerage des petites
» gens contribue encore à la pro-
» pager, joint à ce qu'ils sortent
» dans leur convalescence avec
» des haillons imbibés de miasmes
» varioliques. Les enfans, assez
» âgés pour sortir seuls de la
» maison, n'ont rien de plus
» pressé que d'aller jouer avec leurs
» camarades. Ainsi le bienfait de

» l'inoculation n'est que pour le
» petit nombre , tandis que le
» reste des citoyens demeurera
» exposé à un danger plus grand
» & plus inévitable que si on ne
» connoissoit que la petite vérole
» naturelle ».

Dans le plan du docteur Watkinson & du docteur Sims , l'inoculation générale devoit se faire avant l'époque de la dentition , si les enfans étoient sains & robustes , ou immédiatement après les premières dents entre deux ans & quatre ans ; ou même durant la dentition , si elle ne se trouvoit accompagnée d'aucun accident extraordinaire. Ces enfans d'un âge si tendre ne fauroient certainement répandre la

contagion en jouant dans les rues de Londres avec leurs camarades. Ceux que l'on porte à la pharmacie pour les y faire inoculer, ne la communiqueront pas davantage, alors, ni même jusqu'au moment de l'éruption qui a lieu du neuvième au onzième ou douzième jour après l'insertion. D'ailleurs les enfans qui viennent d'effuyer la petite vérole naturelle, ne vont-ils pas hors de chez eux pour jouer avec leurs camarades, & ne diffément-ils pas l'infection avec tous les caractères de virulence qu'elle peut avoir? Car il n'y a point de loi qui les oblige à faire la quarantaine, comme cela se pratique dans les temps de peste. « Que le bienfait de

» l'inoculation ne soit que pour
» un petit nombre , & qu'il ex-
» pose le reste des citoyens à un
» danger plus grand & plus iné-
» vitable que si on ne connoissoit
» pas l'inoculation » , c'est pour
moi un paradoxe. Quelle classe
d'habitans , & combien parmi
eux courroient ce danger , si
elle étoit adoptée universellement
dans la première période de la
vie ? Dès-là que nous sommes
perpétuellement dans une atmos-
phère variolique , de pareils rai-
sonnemens sont futiles & même
absurdes. Personne , dans une
grande ville , ne peut raisonna-
blement se flatter qu'il échappera
à ce redoutable ennemi : sa vo-
racité ne lui laissera jamais perdre

fa proie de vue, & tôt ou tard il la faisra dans les retraites les plus reculées.

Le baron Dimsdale sollicite auprès du corps législatif & des citoyens aisés & charitables l'agrandissement de l'hôpital des inoculés. Voilà donc l'unique asile que l'on offre aux pauvres & aux classes inférieures des citoyens contre un terrible fléau. Les habitans de Paris n'abhorrent-ils pas avec grande raison leur énorme hôpital, (l'Hôtel-dieu) ce foyer de corruption & de maladies? Une autre objection sans réplique contre celui que l'on propose pour Londres, c'est que les enfans au-dessous de sept ans n'y font point admis, &

cependant , c'est avant cette époque (*a*) que la petite vérole exerce parmi eux ses plus grands ravages. Si on y recevoit les enfans à la mamelle ou avant l'âge de trois ans , il faudroit donc prendre avec eux leurs meres ou leurs nourrices : on verroit les jeunes ménages déserfs pendant trois se-

(*a*) Par les registres mortuaires de Genève , il paroît , dit M. de la Roche , que les $\frac{3}{7}$ des morts de la petite vérole sont moissonnés avant l'âge de deux ans. Aussi les médecins de cette ville ont-ils pris le parti d'inoculer avant cette époque , & même avant le sevrage ; & ils ont été aussi heureux qu'à toute autre époque. Les Anglois adoptent assez généralement cette méthode qui est aussi celle des Circaffiens.

maines ou un mois , & la dépense de l'hôpital de beaucoup augmentée. Très-peu de meres dans cet ordre de citoyens laborieux voudroient consentir à confier leurs tendres rejettons aux soins de nourrices inconnues , à moins qu'on ne leur permît de les aller voir pendant leur maladie : & alors la contagion adhérent à leurs vêtemens n'infecteroit-elle pas & les passans dans les rues , & les voisins à la faveur du commercage ? D'ailleurs il n'y en a pas le quart parmi elles qui voulussent laisser leurs enfans entassés dans un hôpital , & comme ensevelis dans des lits échauffés par l'infection de la petite vérole , & par les exhalaisons morbifiques.

« Dans les bourgs & les vil-
» lages , on n'a pas besoin de
» vastes hôpitaux : il suffit que les
» habitans d'un canton convien-
» nent entr'eux de se faire ino-
» culer tous dans le même temps ;
» car s'il n'y en a qu'une partie
» qui se soumette à cette opéra-
» tion , la contagion se répandra
» dans le voisinage , & plusieurs
» en feront la victime ».

○ Tout ceci semble annoncer
uniquement , que ce seroit une
chose aisée de faire consentir tous
les habitans d'une ville de pro-
vince , ou d'un grand district à
se soumettre tous , & dans le
même temps , à l'inoculation. Il
seroit possible , j'en conviens ,
qu'un très-grand nombre d'en-

tr'eux fissent inoculer leurs enfans : mais les gens d'un certain âge qui auroient déjà échappé à la contagion , voudroient encore tâcher de s'y soustraire ; d'autres par scrupules ou par différens préjugés refuseroient absolument leur agrément. Pour moi , bien loin de croire que la proposition pût être adoptée facilement à l'unanimité , j'espérerois autant qu'une troupe de missionnaires convertiroit une nation à une religion différente de la sienne. Le baron Dimisdale se vante d'avoir ainsi inoculé deux villes peu éloignées de Londres , Gerford & Ware : mais n'est-ce pas une tache aux sentimens d'humanité dont il fait parade , & une con-

tradiction manifeste dans son système? Car comment empêchoit-il la contagion de se répandre dans le voisinage, & d'être portée à Londres & dans toutes les parties de l'Angleterre par les voyageurs de toute espece & les voitures publiques qui avoient à traverser ces deux villes, ou à y séjourner?

« Les riches assurent la con-
» servation de leurs enfans en les
» faisant inoculer à propos : mais
» la perte tombe principalement
» sur ceux des pauvres ouvriers
» & du petit peuple. Ainsi, donc
» favoriser la pratique de l'ino-
» culation parmi ces derniers,
» ne peut servir qu'à répandre la
» contagion autour d'eux, &

» à augmenter la somme du
» mal ».

Au nom de l'humanité & du sens commun , par quelle raison les pauvres ne pourroient-ils pas , aussi bien que les riches , assurer la conservation de leurs enfans en les faisant inoculer à propos ? Pourquoi le baron Dimisdale montre-t-il tant d'activité pour inoculer dans Londres ces derniers uniquement , pour rendre l'inoculation partielle , & répandre ainsi la contagion ? N'y a-t-il pas dans les maisons des riches , du *commerage* , des *visites* , des *médecins* , une suite nombreuse pour porter au dehors le germe de la maladie ? L'inoculation partielle , s'écrie-t-il , est une folie ,

une témérité : elle attende à la sûreté publique. Bons Dieux ! se peut-il que des hommes montrent tant d'aveuglement & de partialité dans leur conduite personnelle, & qu'une attache superficielle à une hypothèse hasardée, l'intérêt personnel, ou un orgueil inflexible corrompent leur jugement d'une manière aussi grossière ? Si le baron Dimfdale regarde sérieusement l'inoculation partielle comme préjudiciable à la société, n'est-ce pas un très-grand crime à lui d'être un des principaux instrumens de la dépopulation ? Dans une matière aussi importante, où les intérêts les plus chers de l'humanité sont compromis, je me sens comme échauffé,

échauffé, & provoqué à imprimer à une conduite aussi fausse, le sceau d'une réprobation authentique.

Si l'on tolere que les gens riches fassent inoculer leurs enfans, d'autres voudront les imiter. Pauvres ou riches, il est naturel à des parens, il est même de leur devoir, de chercher à conserver non-seulement la vie, mais encore la beauté de leurs enfans. Je ne vois pas pourquoi les pauvres, & ceux qui composent la classe moyenne du peuple, exposeroient l'une & l'autre à un risque plus certain, & cela, parce que leurs voisins se font un scrupule de l'inoculation, & rejettent opiniâtrément ce moyen de sé-

H

curité. Plus l'inoculation sera bornée à un petit nombre d'individus, moins les avantages à en retirer seront considérables : elle doit être adoptée généralement. Lorsque le baron Dimisdale déclame contre l'*inoculation partielle*, il se contredit lui-même ; & , sans s'en douter, il plaide lui-même fortement en faveur de l'inoculation générale.

Si tous les habitans d'une ville de province se soumettoient en même-temps à l'inoculation, il est hors de doute que leurs voisins & les voyageurs ne courroient aucun risque, durant plusieurs années, d'y gagner la petite vérole. Mais Londres ne renferme-t-il pas toujours dans

son sein un dépôt considérable de levain de petite vérole, soit naturelle, soit artificielle? Que la disposition de l'air vienne à concourir, une légère étincelle suffira pour allumer un grand incendie. Le fait dont parle le baron Dimfdale, d'après le docteur Mead, en est une preuve.

« En 1718, deux ou trois en-
» fans gagnèrent la petite vérole
» dans l'Indostan. Elle se déclara
» pendant la traversée, & fut de
» la plus mauvaise qualité. Le
» linge qui leur avoit servi fut
» ferré dans un coffre sans être
» blanchi. On le mit à terre au
» Cap de Bonne-Espérance, & on
» le donna à laver à des femmes
» du pays, qui le porterent sur

H ij

» le rivage. A l'ouverture du
» coffre , l'infection se commu-
» niqua ; & se répandant dans
» toute la contrée , elle y fit tant
» de ravages , qu'elle la rendit
» presque déserte ».

J'ai déjà rapporté dans la première partie de cet Ouvrage , que la contagion fut apportée par un esclave negre au Mexique , où on n'avoit jamais connu cette maladie , & qu'elle fit périr une quantité incroyable d'habitans. Je disois encore , sur le témoignage de M. Holwel , que dans l'Inde de la matiere de la petite vérole qui avoit été gardée sept ans dans du coton bien renfermé dans une boîte , avoit été employée avec succès pour inoculer.

J'ai toujours été singulièrement frappé de cette maxime de Celse, que la médecine est un cercle. Pour bien saisir cette vérité, relativement à la question que nous agitions, il faudroit examiner la nature de chaque espece différente de contagion, de la peste, de l'air des prisons, du virus variolique; le temps qu'elles peuvent adhérer à des matieres laineuses ou poreuses; enfin la distance à laquelle elles pourroient être ainsi transportées.

A Londres, où il y a continuellement une masse énorme de levain variolique, les précautions que l'on voudroit prendre dans le dessein de prévenir la contagion seroient toujours insuffi-

santes, & même ridicules. Ajoutez à douze ou quinze mille malades de la petite vérole par année, leurs parens, leurs amis, leurs connoissances, qui se montent à trois ou quatre fois autant, & à qui la contagion peut s'attacher de maniere ou d'autre; réfléchissez que depuis un siècle il n'y a pas eu la moindre interruption: quelle crainte croyez-vous après cela que les habitans de Londres doivent avoir d'une inoculation générale?

Dans le plan du baron Dimf-dale, il faudroit, pour empêcher la contagion, condamner les portes de ceux qui auroient la petite vérole, faire pendre, ou envoyer aux galeres les mar-

chands de vieux habits , les crieurs de chiffons , & ceux qui s'habillent à la fripperie : les inoculateurs & les médecins subiroient la même peine, ou on les éviteroit comme la peste ; & on leur feroit comme à Caïn , porter un signe de réprobation. Les voitures publiques , les chaifes-de-poste , les voyageurs qui vont & viennent tous les jours de toutes les parties du royaume , n'auroient le passage libre , que munis d'un certificat de santé. Les marchandises & effets seroient arrêtés & visités par des inspecteurs , & on placeroit des sentinelles à toutes les entrées. Ne seroit-ce pas traiter la petite vérole de même que si

c'étoit la peste elle-même ? Ne feroit-ce pas établir une tyrannie médicale, plus rigoureuse & plus insupportable que l'inquisition religieuse des Espagnols ? Tous les états de la Société se trouveroient interrompus d'une manière effrayante, & les habitans de Londres réduits à un horrible esclavage, soit par des terreurs continuelles, soit par la quarantaine à laquelle on les assujettiroit. Puisque mille portes sont ouvertes à cet ennemi impitoyable, quelle autre ressource leur reste-t-il, sinon de le prévenir, & de se rendre invulnérables par une inoculation générale ?

« Le baron Dimisdale veut

» qu'avant de faire des établis-
» semens tels que celui d'une
» pharmacie pour les inoculés,
» on ait l'agrément du corps
» législatif ».

Je me joins à lui de bien bon cœur pour implorer les regards & l'attention du Gouvernement au sujet de l'inoculation. Il n'y a pas encore long-temps, qu'une maladie contagieuse s'étant répandue sur les bestiaux, le Roi recommanda cet objet au Parlement comme assez important pour mériter de sa part une attention particulière. Cette comparaison n'est point une plaisanterie de ma part : tout homme qui saura raisonner & sentir, regardera la dévastation que pro-

H v

duit la petite vérole parmi ses semblables comme bien plus terrible dans ses conséquences. Il semble que jusqu'ici le public, & le corps qui représente la nation, aient montré une indifférence & une insensibilité stupides sur la perte de tant de citoyens par une seule maladie, & sur la découverte de l'inoculation qui en est le remède (a).

(a) On doit dire à la louange du Gouvernement françois, qu'il est le premier qui ait montré l'exemple d'une attention sérieuse à cet objet important. La défense d'admettre dans les écoles militaires des enfans qui n'auroient pas encore eu la petite vérole, les encouragemens de toute espece donnés aux inoculateurs, leur missions multipliées dans les

Le baron Dimfdale se propofoit autre chofe en invoquant ainfi l'intervention du corps légiflatif : il cherchoit uniquement à écraser ceux qui vouloient faire participer les dernieres classes des citoyens au bienfait de l'inoculation. Mais un Gouvernement, qui n'eft ni arbitraire, ni injufte, n'établira point une regle pour les riches, & une autre regle pour les classes inférieures de la fociété : & refpectant les droits de l'humanité, il ne permettra point aux uns l'inoculation, lorsqu'en même-temps il l'interdira aux autres.

provinces annoncent une fermentation qui aura fans doute les plus heureux réfultats.

Hvj

Je ne vois que deux ou trois manières dont il pourroit peut-être restreindre, ou régler la pratique de l'inoculation. La première seroit de la défendre absolument dans Londres aux riches comme aux pauvres, & de ne la tolérer que dans les campagnes, ou dans des hôpitaux que l'on établiroit aux environs de la capitale. Mais il arriveroit de-là, que les riches se retirant dans leurs terres diffuseroient l'infection par tout le royaume, comme le craint le baron Dimsdale : & je ferai voir tout-à-l'heure le peu de sécurité que des hôpitaux doivent inspirer à la classe laborieuse des habitans de Londres. Le corps législatif

pourroit encore interposer son autorité, en ordonnant que l'inoculation ne seroit pratiquée à Londres que dans une certaine saison de l'année seulement, par exemple, deux ou trois mois, comme celas'observe dans l'Inde: qu'en tout autre temps ceux qui auroient la petite vérole naturellement, riches ou pauvres, seroient séquestrés de la société, comme dans un cas de peste; & que tout ce qui auroit été à leur usage pendant ce temps seroit lavé, & ensuite purifié avec le feu & le soufre (a). Proscrire l'inocula-

(a) Il paroît que l'auteur regarde comme une rêverie le projet d'arrêter la contagion de la petite vérole, en

tion, & à Londres & par tout le royaume, ce ne feroit pas en

coupant toute communication avec les malades. Si c'en étoit une, ce feroit celle d'un homme de bien. Cependant, il est fâcheux que les Gouvernemens ne prennent pas d'accord les mesures convenables pour le mettre à exécution. L'exemple de Rhode Island, & celui de la ville de Chester (quoique le succès de celui-ci ne soit pas très-complet) en annoncent la possibilité. Il est vrai qu'une nation séparée des autres par la nature, a sur elles de grandes facilités, sur-tout si elle n'est pas nombreuse. L'exactitude dans l'observation des réglemens & la vigilance la plus suivie font alors bien plus aisées à mettre en pratique, les communications avec l'étranger étant beaucoup moins multipliées.

bannir la petite vérole : l'expérience de plusieurs siècles le prouve suffisamment. Un troisième moyen seroit une loi qui obligeroit chaque paroisse de pourvoir aux frais qu'occasioneroit la petite vérole artificielle pratiquée chez les pauvres ; il faudroit qu'elle eût lieu tous les deux ou trois ans , ou même plus souvent dans les villes de province & dans les campagnes , pour peu que la petite vérole naturelle se montrât dans les environs. De toutes ces choses , les seules qui méritent une sérieuse attention sont la pratique adoptée par les prêtres Indiens , & les secours à accorder aux pauvres pendant la durée du traitement.

Non content d'avoir , jusqu'ici , répondu avec toute la patience nécessaire aux difficultés de M. le baron Dimsdale , j'ai encore par-devers moi des faits & des raisonnemens d'une exactitude mathématique , qui suffiroient seuls pour renverser tout l'échaffaudage de son système d'opposition à l'inoculation générale.

Je nie qu'un hôpital pour les inoculés puisse diminuer le danger public , & la mortalité occasionnée par la petite vérole naturelle dans Londres : ce ne sauroit être qu'un foible palliatif nullement proportionné à la grandeur du mal ; ou plutôt (si M. le baron veut me permettre d'employer

une de ses phrases si moëlleuses & si expressives) » c'est un moyen » fou, proposé sans réflexion, dont » peu de personnes retireront de » l'avantage, & qui sera pernicieux » au plus grand nombre ». C'est ici que j'ai singulièrement besoin de l'attention de mes lecteurs. Je vais mettre la question dans le point-de-vue le plus favorable au baron Dimisdale. Je suppose donc que par la bienfaisance du Gouvernement & des libéralités particulières on est parvenu à établir dans Londres un vaste hôpital d'inoculation, abondamment pourvu de toutes les choses nécessaires, que le baron Dimisdale en est déclaré sur-intendant & directeur, & que, sous son

autorité, il est défendu aux pauvres & aux gens de la classe inférieure du peuple de faire inoculer leurs enfans avant l'âge de cinq ans, époque à laquelle on les recevra dans cet hôpital : combien croit-on, par ce moyen, en conserver depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de vingt? Le baron Dimfdale conviendra que j'en agis avec lui généreusement, & qu'en lui accordant les deux années, depuis cinq ans jusqu'à sept, je rends l'objection que je me fais à moi-même aussi forte qu'elle puisse être. Consultons maintenant le tableau de mortalité du docteur Short, dans lequel il compare celle des différens âges dans la ville de Lon-

sur la petite Vérole. 187

dres , durant l'espace de quinze années ; j'en pourrois présenter un de trente qui fourniroit les mêmes résultats.

D'après celui du docteur Short qui commence au premier janvier 1728 , & finit au premier janvier 1743 , années communes, les différens âges de la vie humaine ont donné une différence dans la mortalité , selon la proportion suivante :

188 *Observations médicales*

Ages.	Morts.
Au-dessous de 2 ans.....	9910
De 2 ans à 5 ans.....	2411
5 10.....	980
10 20.....	851
20 30.....	2060
30 40.....	2471
40 50.....	2510
50 60.....	2231
60 70.....	1675
70 80.....	1200
80 90.....	634
90 100.....	117

Total de la mortalité
 commune, durant cette ———
 période de 15 années. 27058

La somme moyenne de mor-
 talité qui se monte dans ce ta-

bleau du docteur Short, à plus de 27000, étoit alors beaucoup plus forte qu'elle ne l'est à présent. De ce nombre, plus de douze mille mouroient avant de parvenir à l'âge de cinq ans; mais depuis cinq ans jusqu'à celui de vingt, toutes les maladies réunies n'en enlevoient pas dix-neuf cens dans le même espace d'une année. Cependant, même d'après les calculs surchargés du baron Dimfdale, si à Londres la petite vérole en fait périr $\frac{1}{8}$ sur ces dix-neuf cens, il est clair que depuis l'âge de cinq ans à celui de vingt, on ne peut lui reprocher, même dans son cours naturel, que la perte de deux cens quarante individus.

Encore enfle-t-on cette perte : car dans ces dernières années, prises les unes dans les autres, le nombre des morts ne se montoit qu'à 22000, sur lesquels il n'y en avoit que 1500 depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de vingt : ce qui fait pour $\frac{1}{8}$ moins de deux cens individus que la petite vérole auroit emportés dans Londres, durant cette longue portion de la vie humaine. J'ai déjà remarqué que la proportion de $\frac{1}{8}$ étoit trop forte, & qu'elle avoit été établie sur quatre années seulement, choisies artificieusement à ce dessein par le baron Dimfsdale. Le rapprochement de quarante années, donne $\frac{1}{10}$ ou $\frac{1}{12}$: ce qui diminue en-

core le très-petit nombre des victimes immolées par la petite vérole pendant cette période de quinze ans. L'hôpital d'inoculation n'ayant point eu lieu avant l'année 1746, il est clair qu'il n'a pu contribuer à diminuer le nombre des morts pendant les quinze années, dont le docteur Short a formé son tableau. Il en faut encore défalquer quelque chose pour les nouveaux débarqués, les curieux, & les étrangers au-dessous de vingt ans qui meurent à Londres de la petite vérole.

Mon intention n'est point de m'abandonner ici à des conjectures; & je n'affirmerai point positivement, que dans les quinze

années qui s'écoulent depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de vingt, la mortalité de la petite vérole aille à un huitième ou à un douzième de la mortalité générale. Mais il est certain aussi, qu'aucune personne de bon-sens n'entreprendra de soutenir, que tous ceux qui meurent à Londres, pendant cette période, ne meurent que de la petite vérole : & quand bien même nous admettrions une supposition aussi ridicule, leur nombre n'ira jamais à beaucoup près à celui des victimes de la petite vérole par chaque année. Et en effet, nous ne saurions expliquer par toutes les autres maladies la grande mortalité qui regne à Londres parmi les

les enfans au-deffous de cinq ans ; la petite vérole y entre pour beaucoup. Ceux qui jusqu'à l'âge de vingt ont toujours résisté aux atteintes de la contagion, dont ils étoient cependant environnés fans cesse , n'ont rien qui puisse les engager assez fortement à entrer à l'hôpital d'inoculation : d'ailleurs , comme je l'ai déjà observé , leur nombre n'est rien moins que considérable. Ceux qui sont plus âgés encore , & encore plus les vieillards , qui ont également éludé ses attaques , doivent continuer de s'abandonner à la Providence.

Selon le baron Dimfsdale , *il ne faut point inoculer chez eux les enfans des pauvres & de la*

classe laborieuse du peuple dans les grandes villes , telles que Londres ; & tous ceux qui seront parvenus à l'âge de sept ans , sans avoir eu la petite vérole , doivent être admis à l'Hôpital d'inoculation. Dans les bourgs & dans les simples hameaux , tous les habitans seront obligés de se faire inoculer à la même époque ; autrement la contagion gagneroit les environs , & les ravageroit , ce que l'on doit principalement éviter. Ainsi donc , pour récapituler , les habitans des villes étant à ceux de la campagne , comme un est à trois $\frac{1}{2}$; & , pour les uns comme pour les autres , l'inoculation étant sujette à tant de difficultés , d'ex-

ceptions, & d'impossibilités, qu'à la campagne il y a un péril imminent de répandre l'infection aux environs des lieux où elle sera pratiquée, & que dans les villes on ne peut la tolérer que pour une poignée de gens riches & opulens : je le demande à tout homme de bon-sens & impartial, n'est-ce pas restreindre l'inoculation, & l'empêcher de produire ce bien si désirable, la diminution de la mortalité? N'est-ce pas dévouer à la mort des milliers de citoyens, & les précipiter dans son gouffre?

Au commencement de ce siècle, Davenant comptoit en Angleterre, y compris la principauté de Galles, treize cens mille mai-

196 *Observations médicales*

sons , & cinq cens mille chau-
mieres. Les unes & les autres
sont en bien moindre nombre.
Notre île contient probablement
aujourd'hui un plus grand nom-
bre d'habitans riches & opulens
qu'aucun autre royaume de l'Eu-
rope. En 1777 , il y avoit , selon
le docteur Price , un quart des
maisons qui payoit la taxe des
fenêtres , c'est-à-dire pour sept
fenêtres. Cependant ce sont les
gens de travail & d'une classe in-
férieure qui forment toujours le
gros de la nation. Il faudra , d'après
le plan du baron Dimisdale , que
dans Londres toutes les familles
de cette espece soient comme
emprisonnées , tant que durera
l'inoculation , ou qu'elles ne par-

icipent point à son bienfait. Si dans cette capitale la pauvreté est un obstacle à l'inoculation pratiquée dans les maisons, elle le fera bien davantage à Paris, où $\frac{1}{3}$ des habitans va mourir dans les hôpitaux : non-seulement c'est faire le procès à l'inoculation, mais c'est encore nuire à la population parmi tous ces pauvres habitans & ouvriers d'Écosse & d'Irlande, qui la plupart ne font que de malheureux payfans condamnés à vivre, presque toute l'année, de gruau d'avoine, de patates, & de poisson salé.

L'hôpital d'inoculation ne deviendra donc un asile secourable que pour une classe bien peu nombreuse d'indigens & pour leurs

198 *Observations médicales*

enfans au-dessus de sept ans , ainsi que pour ce petit nombre d'étrangers , manquant de tout , que la petite vérole attaquera dans cette ville. Le nombre des victimes y fera dans la proportion ordinaire , & la nation ne sauvera que cens ou tout au plus deux cens individus dans la période depuis cinq ans ou depuis sept ans jusqu'à vingt ans. Il est également difficile d'évaluer combien de ceux qui viennent chaque année se fixer à Londres ont eu la petite vérole , & combien parmi eux sont assez pauvres pour être obligés d'entrer dans cet hôpital. Quand bien même aucun d'eux ne l'auroit eue , est-ce une raison pour les habitans de Lon-

dres de négliger le vrai moyen d'assurer la conservation de leurs familles , & doivent-ils être retenus par la crainte que ces nouveaux débarqués ne soient atteints de la contagion ?

Le Docteur Price , dans son traité sur les causes de la dépopulation des villes , dit que c'est l'air mal-sain , les vices & les débauches de Londres , qui emportent un grand nombre de ceux qui s'y viennent établir : mais il ne reproche rien à la petite vérole. Plusieurs considérations me portent à croire , que la mortalité occasionnée dans Londres par la petite vérole , parmi ceux qui sont au-dessus de vingt ans , ne tombe que sur ces nouvelles

200 *Observations médicales*

recrues qui remplissent le vuide qui s'opere continuellement dans cette grande ville, & qui sont composées en grande partie, de sujets entre vingt ans & quarante. Qu'on les fasse monter annuellement à six mille, & qu'on suppose qu'un tiers n'est point acclimaté, & gagne chaque année la petite vérole; alors la perte, si on la fait monter à $\frac{1}{3}$, n'excedera pas trois cens vingt. Cependant c'est encore trop accorder, & cela pour deux raisons: la premiere, parce que beaucoup de ces nouveaux débarqués, domestiques, apprentifs, &c. n'ayant pas encore vingt ans, sont encore dans la classe de ceux dont nous plaçons le déficit entre cinq &

vingt ans ; la seconde raison est qu'il n'y a probablement qu'un quart & non pas $\frac{1}{3}$ de ces six mille individus qui soit susceptible de la contagion , sur-tout parmi les moins jeunes.

Si Londres , pour réparer ses pertes annuelles , a besoin de vingt-neuf mille individus nouveaux , que lui fourniront & les naissances & les recrues , & si chaque année ces nouveaux citoyens sont inoculés , alors , d'après l'ancien calcul de un sur cent , la petite vérole en enleva deux cens quatre-vingt-dix ; mais par les calculs modernes plus amples , qui ne font monter la perte qu'à $\frac{1}{10}$, de vingt-neuf mille inoculés on n'aura à regretter

que celle de cinquante-huit individus. Appliquez maintenant ces calculs à toute l'Angleterre & à l'Irlande. Davenant estime que les neuf millions qu'elles renferment, doivent donner par an trois cens mille naissances, ou un peu plus (& la différence n'est pas essentielle) : donc, si on suppose que si cestrois cens mille enfans subissent l'inoculation, & qu'il n'en meure qu'un sur cinq cens, la Nation, au lieu de trente mille victimes dévouées à la petite vérole, n'en verra immoler que six cens; & enfin si cette spéculation embrasse toute l'Europe, on n'en comptera au total que huit mille. Voilà donc trois cens quatre-vingt-douze mille personnes an-

nuellement rendues à la vie par l'inoculation.

Si l'Angleterre & l'Irlande adoptoient généralement l'inoculation dans la premiere période de la vie, c'est à-dire avant l'âge de cinq ans, & qu'il n'y eût plus personne au-dessus qui n'eût eu la petite vérole : alors cette maladie, de quelque mauvaise qualité qu'elle pût être, ne pourroit attaquer *naturellement* qu'une très-petite partie de la société. Car sur neuf millions d'habitans, ceux au-dessous de cinq ans ne vont pas au-delà de quatorze cens mille ; & , probablement, à peine dans une même année la moitié de ce nombre se trouveroit-elle dans des circonstances

propres à favoriser la contagion.

Lorsque l'inoculation parut pour la première fois, des Médecins, des Théologiens, & beaucoup d'écrivains de toutes les classes s'écrièrent que la contagion alloit se répandre universellement, & que la Nation perdroit un grand nombre des individus qui la composent : mais, après une expérience de soixante ans, nous devons croire que tous ces argumens ont cessé d'exister avec leurs auteurs, & qu'aujourd'hui ces restes d'ignorance & d'obstination demeurent ensevelis avec eux. Calomnier l'inoculation générale, favoriser les préjugés des classes inférieures des citoyens, & la résistance que la masse de la So-

ciété oppose à cette pratique, c'est, selon moi, manquer à la sagesse, à la bonne politique & à l'humanité. Les notions répandues chez les gens dépourvus d'éducation forment une sorte de fatalité que rien ne peut arrêter, & on ne remarque en eux que trop de penchant à tout laisser entre les mains de Dieu, comme font les Turcs en temps de peste, & à ne prendre aucunes précautions pour la conservation de leurs familles. Peut-être bien des années s'écouleront encore, avant que l'Angleterre connoisse bien ses véritables intérêts & ce qui doit faire sa sûreté, avant que l'empire de la coutume & des préjugés soit détruit, & les té-

nebres de l'ignorance dissipées. Pour rendre la pratique de l'inoculation facile & générale , le corps législatif & les ministres de la religion doivent joindre leur fonction respectable , & leur influence bienfaisante , aux foibles encouragemens que peuvent donner les médecins , & à leur active humanité. C'est , je crois , le moyen le moins équivoque & le plus prompt de rendre bientôt à la nation autant de sujets que lui en enleve la guerre (a) malheureuse dans laquelle elle est engagée.

Conservé ainsi un homme à

(a) L'Auteur écrivoit cette dissertation en 1781.

la patrie , c'est augmenter ses forces & sa richesse. Il n'est point de maladie où nous soyons plus les maîtres de commander à la mort que dans la petite vérole par le secours de l'inoculation. C'est un pont que la providence elle-même a construit sur ce gouffre dévorant & toujours ouvert qui a englouti tant de millions d'hommes. Et la colere du baron Dimfdale s'allume à la seule proposition de permettre à tous les voyageurs de quelque rang & condition qu'ils puissent être de passer par cette route si sûre , & de faire usage d'une clef d'or que sa Bonté Divine leur remet entre les mains ! Que cette profonde vénération pour les titres

brillans & les richesses viennent des dispositions naturelles du baron Dimisdale, ou qu'il l'ait contractée dans son voyage de Russie, peu m'importe de le savoir : mais le gros de la nation, ceux qui composent la classe laborieuse du peuple de Londres, & qui ne sont pas du nombre des élus, ne s'épuiseront pas sans doute en protestations de reconnaissance pour les sentimens si peu patriotiques de *M. le Médecin Impérial*. Si ses intentions sont pures & droites, il doit cesser de pratiquer l'inoculation, soit à Londres, soit dans les environs : il doit consacrer le profit qu'il en a retiré à des œuvres de charité, comme une sorte de

réparation des dommages que , d'après les principes qu'il avoue, il a causés à la Société dans l'exercice de sa profession , & comme une preuve non-équivoque de la sincérité de son repentir , & de la douleur qu'il a d'avoir trempé si souvent ses mains dans le sang des victimes humaines. Car, si ses raisonnemens sont fondés , ils doivent faire proscrire l'inoculation à Londres , dans les villes de province , dans les campagnes , & en toutes circonstances.

Quand les actions ou les écrits d'un homme ont véritablement & sincèrement le bien public pour objet , on doit lui pardonner les erreurs les plus fortes , ou

n'y répondre que par une censure douce & sans fiel. Par exemple, n'est-on pas tenté de sourire simplement à ce projet chimérique de je ne fais quel Philosophe Grec, qui, remarquant que beaucoup de maladies avoient pour cause les vicissitudes de l'air, proposoit à ses concitoyens de vivre dans des cavernes & des antres souterrains, où les rayons du soleil & les variations de l'atmosphère ne sauroient pénétrer: & il vécut lui-même pendant plusieurs années dans une de ces sombres retraites. Mais si la folie de ses opinions l'eut conduit à soutenir qu'il falloit, pour leur avantage, enfermer les pauvres, les ouvriers, & les

gens de la classe inférieure du peuple dans ces souterrains, tandis qu'on l'auroit laissé, lui & les gens opulens, se tenir à l'abri des intempéries de l'air dans des maisons bien closes : j'aurois traité & le Philosophe & sa Philosophie, sinon avec indignation, du moins avec le plus grand mépris.

Le baron Dimsdale donne à entendre « qu'on pourroit intenter » une action en dommages & intérêts contre une personne qui courroit les risques, en inoculant une maladie contagieuse à des bêtes à cornes, de difféminer cette maladie ». L'objet bien clair de cette honnête assertion n'est-il pas de dévouer à la persécution les Mé-

decins & les Protecteurs de la Pharmacie consacrée à l'inoculation , comme s'ils étoient des criminels dignes de la rigueur des loix. Mais je suis tout-à-fait rassuré sur leur compte : & le baron Dimsdale devoit craindre qu'une certaine personne ne fût regardée, aux assises que l'on tiendroit à ce sujet, comme le premier coupable dans toute cette affaire. Il faut encore l'avertir amicalement de relire, avant d'envoyer au cachot ceux dont il parle si lestement, l'histoire si connue du fameux Galilée, que des moines ignorans firent enfermer dans les prisons de l'Inquisition, & menacerent du bûcher, pour avoir dit que la terre tournoit autour

du soleil. Il est assez singulier que le baron Dimsdale employe la plûpart des expressions de Wagstaff, qui écrivit avec tant de violence contre l'inoculation, lorsqu'elle commença à paroître, & vomit tant d'invectives contre ses défenseurs. Ce frénétique les appelle des assassins publics ; & il invoque sur leurs têtes des châtimens de la part du corps législatif.

C'est à mes lecteurs & au public que j'abandonne le jugement en dernier ressort de cette importante question, à laquelle sont attachés les intérêts les plus chers & la conservation de l'espece humaine. L'indifférence & la neutralité sont ici incompatibles avec la saine politique &

l'amour des hommes. Je demande que mon projet soit mûrement pesé, & qu'après un examen sévère on l'admette ou on le rejette, si on le trouve fondé ou non sur des faits, appuyé de raisons solides ou seulement spécieuses, tendant ou contraire à l'avantage & à la sûreté de mes concitoyens. Je me flatte d'avoir fait évanouir tous ces spectres avec lesquels le baron Dimisdale effrayoit la Capitale & toute la Nation. Personne n'est plus souvent que lui descendu dans l'arène, & n'a plus souvent multiplié les lavades : il est comme ces Métaphysiciens, dont un homme de beaucoup d'esprit disoit qu'ils ressembloient à un gla-

diateur furieux , qui se battroit les yeux bandés.

Je finirai en exposant une idée que l'on traitera si l'on veut, de rêverie (a). Ne devrait-on pas songer , & ne seroit-il pas possible de délivrer l'Europe du fléau de la petite vérole , en la réleguant dans l'Arabie ou dans les Indes qui ont été son berceau , & en opposant les barrières les plus fortes pour en-

(a) Voyez la note pag. 118 , & pour un plus grand détail , l'Ouvrage qui a pour titre : *Haygarth's an inquiry how to prevent the small pox , ana proceeding of à Sociéty for promoting général Inoculation.* Chester, 1785. Cet Ouvrage vient d'être traduit par M. de la Roche,

16 *Observations médicales*

pêcher qu'elle ne se communiquât de nouveau , comme on a fait pour la peste. Si la contagion se trouvoit détruite , & tout le virus variolique anéanti , je ne vois rien dans le climat & dans la température de l'Europe , qui puisse donner naissance à cette maladie. Il faudroit , pour rendre cette dernière proposition intelligible, faire un traité des différentes especes de contagions : mais je n'ai rien à apprendre là dessus aux gens qui professent le même art que moi.

Si on avoit la petite vérole plus d'une fois en sa vie , comme on peut avoir plus d'une fois les autres fievres contagieuses & la peste ; ou bien les hommes présenteroient par-tout l'affreux spectacle

tacle de la difformité & des mutilations de toutes especes , ou , ce qui est plus probable , il y auroit long-temps que l'espece humaine seroit exterminée. Mais pour prévenir ces affreuses conséquences, l'univers auroit réuni toutes ses forces pour repousser ou enchaîner un ennemi aussi implacable.

Nous ne pouvons espérer de nous voir délivrés de ce poison funeste sans une ligue générale. Lui enlever tous les ans près de quatre-cens mille victimes , seulement pour l'Europe ; n'est-ce pas un objet digne de l'attention de tous les philosophes & de celle de tous les législateurs ? Mais il doit paroître évident, que ce projet ne sauroit être mis à exé-

K.

cution par un seul des Etats qui la composent, sans le concours des autres. Ou il faut que l'inoculation devienne une pratique générale dans la première période de la vie ; ou il faut, s'il est possible, extirper la petite vérole, comme la peste, jusqu'à ses moindres racines.

Au reste, ce n'est que rapidement, & comme en passant, que j'ai jetté ces idées : mais je crois qu'elles méritent d'être discutées d'une manière plus approfondie. Je m'apperçois qu'insensiblement ma dissertation s'est alongée au-delà de mon dessein ou de mon attente.



A P P E N D I X ,

*DANS lequel on trace l'esquisse
d'un plan pour l'établissement
d'un bureau de pharmacie, des-
tiné à répandre les avantages
de l'inoculation dans les fa-
milles pauvres & indigentes
d'une grande ville (telle que
Londres, Paris, &c.)*

DES citoyens riches & bien-
faisans ont formé des Sociétés,
établi des bureaux de pharmacie,
& fondé des hôpitaux : leur hu-
manité éclairée a imaginé ces
moyens de soulager les malheu-
reux dans leur détresse & dans
leurs maladies, & de conserver
à l'Etat des sujets précieux. Tels

K ij

sont l'hôpital pour les femmes en couche, l'établissement pour les noyés, celui des aveugles, (que l'inoculation auroit préservés pour la plupart du malheur de l'être) le magnifique bâtiment où sont renfermés les fous, &c.

Sans être animé par aucun sentiment d'envie, je puis assurer que le bien de l'humanité & celui de la nation sont plus liés à l'établissement que je propose pour favoriser l'inoculation, qu'à aucun de ceux qui ont eu lieu jusqu'à présent. En effet, pour en donner un exemple, on ne perd pas dans une année plus de deux cens femmes, soit en couches, soit par les maladies dont elles sont suivies; le nombre des

noyés ne monte pas en un an à cent : tandis que dans le même temps la petite vérole fait périr entre deux & trois mille personnes , & que de toutes les maladies les plus funestes à l'espece humaine, il est prouvé qu'il n'en est aucune à laquelle on puisse arracher un plus grand nombre de ses victimes. Les épizooties ont excité la vigilance du corps législatif : mais jusqu'à ce jour, & le Parlement, & la capitale, & la nation entiere ont toujours eu avec la plus grande indifférence & la plus grande insensibilité les épidémies les plus meurtrieres de la petite vérole.

J'ai prouvé dans le cours de cet Ouvrage , que depuis soixante

222 *Observations médicales*

ans que l'inoculation avoit paru en Angleterre , elle avoit fait dans Londres très-peu de progrès ; que pour qu'elle diminuât dans les villes la mortalité de la petite vérole , il falloit l'appliquer dans la première période de la vie , & dans les maisons des citoyens de tout état & de tout rang ; & que la crainte qu'elle ne devienne plus nuisible que profitable , en diffusant le levain contagieux , n'a aucun fondement. Ce qui annonce que les preuves sur lesquelles j'ai appuyé mon projet d'inoculation générale sont sans réplique , c'est qu'elles ont , du moins en apparence , occasionné une révolution totale , & très-prompte dans les idées de son

plus redoutable adverfaire, du baron Dimfdale. Depuis que j'ai publié mes Observations, il a fait réimprimer son Ouvrage, qui étoit déjà connu sous le nom de *Pensées sur l'Inoculation générale & particuliere* : dans cette nouvelle édition il chante, pour ainsi dire, la palinodie, & fait des vœux pour que l'inoculation devienne générale dans le sens que je l'ai présentée.

Il ne me reste plus maintenant qu'à esquisser le plan de cet établissement, dont l'objet est de répandre d'une manière facile, générale & gratuite, les avantages de l'inoculation dans les familles pauvres & indigentes de la capitale, & de sauver ainsi,

tous les ans, près de deux mille ciroyens. Un bureau de pharmacie destiné à l'inoculation, doit être distinct & séparé de tout autre, pour les raisons que tout le monde connoît. Je prouverai, sans peine, combien ce plan est facile à mettre en exécution, & qu'il peut être effectué à très-peu de frais : & je soumets cette ébauche imparfaite aux gens sensés qui voudront bien m'indiquer les changemens & les corrections convenables.

Ici M. Black partage la ville de Londres en cinq cercles ou départemens pour le service desquels il faudra cinq médecins & trois pharmacies. Il a égard dans sa division, non-seulement à l'éten-

due réelle de chacun de ces départemens , mais à la différence qui se trouve entr'eux pour le nombre des habitans , leur opulence , leur degré de salubrité , leur situation : il remarque que la mortalité & la population ne sauroient s'estimer régulièrement l'une par l'autre.

Les bureaux de pharmacie n'exigent point un local dispendieux. On aura dans chacun de ces bureaux tous les médicamens nécessaires qui y seront préparés & distribués. Il ne faut pas qu'il y ait de l'extrémité d'un département à la maison d'inoculation pour une heure de chemin : & alors des parens qui aiment leur progéniture , ne seront pas obligés par-là à des cour-

ses extraordinaires. Par ce moyen le médecin placé au centre du département confié à ses soins, se rendra en moins d'une demi-heure chez les malades les plus éloignés. Un bureau de pharmacie peut suffire à plusieurs départemens, en le plaçant convenablement.

L'inoculation sera pratiquée à la pharmacie par l'apothicaire, sous l'inspection du médecin. Après l'opération, les inoculés ne pourront plus venir au bureau; mais on se rendra chez eux s'il est nécessaire: leurs parens ou leurs amis auront seuls la liberté d'y venir pour consulter le médecin, qui s'y rendra trois fois la semaine, & deux heures

chaque fois. Si deux ou trois familles des environs de Londres vouloient faire inoculer en même-temps tous leurs enfans , alors le médecin & l'apothicaire , d'après une réquisition en forme signée du directeur , se rendroient dans le lieu , & procédroient à l'inoculation. Les billets (tout imprimés) spécifieroient le département de chaque médecin , ses jours de Consultation , & sa demeure. L'apothicaire seroit tenu d'être toujours à sa Pharmacie , soit pour inoculer , soit pour composer les remedes. L'opération en elle - même est la chose du monde la plus facile , & ne demande aucunes connoissances d'anatomie.

K vj

En ne supposant que dix-huit inoculations par jour , savoir , six pour chacun des apothicaires , (ce qui peut se faire en quelques minutes) il y en auroit dans une année six mille cinq cens soixante-dix ; ce nombre est probablement plus considérable que celui de ceux qui s'adresseront au bureau d'inoculation gratuite.

La visite des malades regarde le médecin : & c'est ce qu'il y aura de plus pénible.

L'objet principal de l'établissement d'un bureau d'inoculation est de la faire adopter dans la première période de la vie , c'est-à-dire avant l'âge de cinq ans , d'inculquer aux peres de famille l'importance de cette pratique ,

de les y exciter, & de les réveiller de leur fatal engourdissement.

Il y a dans Londres (année commune) quinze mille petites véroles. En supposant que le tiers (composé de gens du peuple) s'adressera au bureau, la moitié ou même les deux tiers de ces cinq mille malades n'auront aucun besoin de médicamens; du moins ce qu'ils en employeront doit se monter à peu de frais. Les purgatifs usités à la fin de la petite vérole, (maladie que l'on n'a point à redouter une deuxième fois) ne sont ni souvent répétés (a),

(a) Il faut au moins trois purgations à la fin d'une petite vérole par

ni dispendieux ; & même jamais les enfans ne consentiroient à en prendre un grand nombre. Aussi ayant avancé que , dans l'origine de notre établissement , & les Médecins & les Apothicaires ne recevroient aucun honoraire ; une somme très-peu considérable suffira-t-elle pour fournir aux frais des médicamens & des loyers : & je me fais fort de trouver des gens de l'art qui regarderont comme un devoir , les uns de faire participer les familles pauvres &

inoculation. Et si le sujet étoit suspecté d'avoir une humeur dartreuse ou sporique , &c. un plus grand nombre seroit indiqué. C'est la pratique des inoculateurs les plus prudents.

indigentes aux avantages de l'inoculation, & les autres de donner les avis les plus salutaires dans les cas difficiles. Combien de gens, que l'humanité conduit, s'offriront pour tenir dans chaque bureau les registres où l'on consignera les noms, l'âge, & les demeures des inoculés, ainsi que l'événement de la maladie? On pourra faire tous les mois, & à la fin de chaque année, des relevés de ces registres (a).

On ne sauroit douter que, si l'on soutient pendant quelques

(a) Les médecins désintéressés, & les citoyens amis de l'humanité, ne feront pas plus difficiles à trouver dans Paris qu'à Londres.

années cet établissement, les préjugés & les obstacles ne disparaissent, que l'inoculation, qui n'est encore (à Londres) que dans son enfance, ne soit adoptée généralement dans la première période de la vie, & qu'enfin, soit par les grâces que répandra le Corps législatif, soit par la bienfaisance des particuliers, les gens de l'art dévoués à l'inoculation des familles pauvres & indigentes ne soient récompensés de leurs peines. En fixant ces honoraires au plus bas prix possible, je mets cent livres (*cent louis environ*) pour chaque médecin, & cinquante livres à l'apothicaire, avec un logement au bureau de pharmacie, ces

appointemens réunis, les frais des médicamens, des drogues, &c. ne monteroient pas à plus de neuf cens livres sterling par an, (*vingt-deux mille livres environ*). Il est donc incontestable qu'on sauveroit la vie à plus d'individus, dans une année, qu'on ne dépenseroit de guinées pour soutenir cet établissement. Des contributions volontaires produisent annuellement une somme beaucoup plus considérable pour l'œuvre de charité la mieux conduite qu'il y ait dans toute la cité de Londres (la pharmacie d'Aldersgate); & on en dépense cinq fois autant dans plusieurs hôpitaux.

Le bureau de pharmacie ne seroit établi qu'en faveur des

234 *Observations médicales*

inoculés, & ceux qui auroient la petite vérole naturellement, ne pourroient prétendre à aucun des secours qu'ils y distribueroient. Ceux-ci sont à la charge des autres pharmacies & des hôpitaux, comme malades externes; & on leur fournit des médicamens, ou on les va visiter chez eux. Mais ces conseils & ces médicamens ont si peu de succès dans la petite vérole qui attaque ces malheureux, qu'il est du devoir de les avertir combien peu ils doivent se fier à un moyen de conservation si précaire & si défectueux.

Ceux qui souscriroient pour une guinée seroient Directeurs pendant un an : & en souscrivant

pour dix guinées , ils le feroient leur vie durant. Chaque Directeur auroit le droit de présenter quatre malades pour être inoculés , ou trois familles. Au reste , l'expérience indiqueroit combien de nominations chacun pourroit avoir. Tous les réglemens à suivre , relativement au trésorier & aux directeurs de l'établissement , aux différens comités , aux élections , &c. peuvent être imités de ceux des pharmacies établies pour d'autres objets.

Il feroit à propos que le gouvernement fît imprimer à ses frais une instruction composée par les médecins qui s'associeroient pour l'exécution de cette œuvre d'humanité. Elle appren-

236 *Observations médicales*

droit aux citoyens , de quelle importance & de quelle nécessité il est d'inoculer tous leurs enfans de bonne-heure , & combien des hôpitaux d'inoculation seroient insuffisans. On en donneroit un exemplaire à chacun des souscripteurs , on en répandroit dans les familles des indigens : les autres seroient vendus au prix modique de six sols , ou d'un scheling tout au plus : il faudroit en distribuer dans les caffés , & aux ecclésiastiques de la ville qui ont mille moyens d'instruire & d'éclairer le public sur cette matiere , & d'augmenter les fonds de l'établissement. Cette instruction forcera au silence ceux que l'envie & l'intérêt personnel ani-

ment contre l'inoculation générale ; & elle dissipera les préjugés des gens à qui il ne manquoit que des lumières. On mettra à la fin le plan & les réglemens de la Pharmacie d'inoculation, les noms des Médecins, Apothicaires, Directeurs & Souscripteurs de l'établissement.

Il est sans doute inutile d'observer que toutes les grandes villes de l'Europe peuvent adopter un pareil plan, en le modifiant, toutefois, selon leur différente situation.

F I N.

EXTRAIT des Registres de la Société
Royale de Médecine.

LA Société nous a chargés d'examiner la Traduction d'un Ouvrage Anglois, qui a pour titre, *Observations médicales & politiques sur la petite Vérole, & sur les avantages & les inconvéniens d'une inoculation générale, adoptée spécialement dans les Villes.* Cet Ouvrage est dû à M. Guillaume Black, médecin Anglois, & il a été traduit par M. Mahon notre confrere.

L'Auteur fait dans une premiere Section, l'histoire de la petite vérole depuis son origine connue; il croit qu'elle a été transportée par la contagion de l'Arabie où elle paroît avoir d'abord été cantonnée dans toutes les autres parties du monde; il insiste sur son existence dans l'Inde où l'on pourroit aussi placer son origine. Il suit sur-tout l'histoire de l'inoculation dans le Levant, dans l'Inde, en Angleterre, en France, en Italie, en Hollande & dans l'Amérique septentrionale. Il décrit la maniere d'inoculer des Turcs, des Indiens, des Chinois; il répond victorieusement, quoique d'une maniere précise, aux objections qui ont été faites contre les avantages de cette pratique.

La seconde section est destinée à l'examen d'une question qui a été agitée depuis quelques années en Angleterre, relativement à l'inoculation générale. Après avoir compté le nombre de victimes que ce fléau immole à Londres, il établit l'utilité de cette inoculation générale, proposée par MM. Watkinson,

Sims & Lettsom. Le baron Dimisdale , célèbre Inoculateur Anglois , ayant écrit contre ce projet , de maniere à en faire craindre l'exécution au public , M. Black s'éleve avec force contre cet Inoculateur ; & quoiqu'on eût pu desirer plus de ménagement dans sa critique , la cause qu'il défend , le motif qui dicte ses réponses , font en quelque sorte oublier le style souvent un peu âcre qu'il employe. Il prouve contre son adversaire que la mortalité n'a pas augmenté en Angleterre depuis qu'on y pratique l'inoculation , que le danger de la contagion est beaucoup moindre dans la petite vérole artificielle , qu'un hôpital d'inoculation est un projet impraticable , que le seul moyen d'anéantir cette maladie comme on a anéanti la peste , c'est d'inoculer généralement tous les enfans avant cinq ans. Il assure par ses calculs que l'inoculation pratiquée de cette maniere , arracherait à la mort 392 mille sujets que la petite vérole moissonne chaque année dans toute l'Europe , que la ville de Londres seule y gagneroit 2000. hommes par an.

L'Ouvrage est terminé par le projet d'un établissement de bureau de Pharmacie dans Londres. Ce bureau contiendrait les drogues peu dispendieuses & peu multipliées nécessaires au traitement des inoculés. Il y auroit dans plusieurs départemens de cette ville , un médecin & un apothicaire chargés , l'un de l'inoculation des enfans qui seroit pratiquée chez les particuliers , & l'autre du traitement de ces enfans.

On ne peut sans doute qu'applaudir aux vues qui ont dicté cet Ouvrage. Le rapport de Paris à Londres est assez grand , pour qu'un projet relatif à la santé des hommes puisse être également

applicable à l'une comme à l'autre de ces villes. Nous ne jugerons point ici le projet annoncé; c'est aux tems & aux lumieres plus répandues, qu'il faut en confier la réussite: mais comme la dissertation dont nous rendons compte ne peut que concourir au bien public, en détruisant des préjugés funestes, & en établissant des vérités qu'il importe à tout homme de connoître, nous pensons que la traduction de cet Ouvrage, qui nous a paru faite avec autant de soin que de fidélité, & à laquelle M. Mahon a ajouté des notes utiles, mérite l'approbation de la Société, & d'être imprimée sous son privilege.

Au Louvre ce 4 mars 1788. *Signé*, DE FOURCROY & VICQ D'AZYR.

La Société Royale de Médecine ayant entendu dans sa Séance tenue au Louvre le 4 mars 1788, la lecture du rapport ci-dessus, a pensé que la traduction dont il y est fait mention étoit digne de son approbation, & d'être imprimée sous son privilege.

Ce que je certifie véritable. A Paris, ce 5 mars 1788.

VICQ D'AZYR, Secrétaire perpétuel

A P P R O B A T I O N .

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, un manuscrit intitulé *Observations médicales & politiques sur la petite vérole, &c.* Ouvrage traduit de l'Anglois par M. Mahon, &c. je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression, A Paris, le 3 Mai 1787. PAULET.

De l'Imprimerie de CHARDON,



